

KHEMIA

(Lettre strictement personnelle)

“ Aux Chrétiens de la Plaine de la MEKKERA ”

Commission Paritaire 47.437

I.N.S.E.E. 81-143.330

I.S.S.N. 0339-5588

1^{er} trimestre 1978

NOUVELLE SERIE

Numéro 34-78

Le numéro : 4 F

16^e année

Paraissant tous les trimestres

Abonnement normal : 15 francs si possible

Abonnement de soutien : 30 francs et plus

Tous les abonnements partent de janvier. Grouper les abonnements sur le C.C.P. : « Abbé Delmas François 3.248.58 Y Toulouse » ou chèque bancaire au seul nom de M. l'Abbé Delmas François, 81140 Le Verdier. Merci.

Pour tous les autres dons : verser au C.C.P. individuel de chaque prêtre.

Commission paritaire : inscrit sous le n° 47.437.

La Bible dans l'Histoire

(suite n° 3)

Isaac

Avant terminé l'histoire d'Abraham, nous commençons aujourd'hui celle de son fils Isaac. Vous connaissez sa naissance miraculeuse et ce qui a failli lui arriver sur la montagne du sacrifice. Il est maintenant un bel homme, marié à une jeune et belle nomade. Et surtout, depuis la mort de son père, il est le chef incontesté du clan abrahamique, berceau du peuple que Dieu s'est choisi.

Que nous en dit la Bible ?

A la vérité, pas grand chose. Il semble que ce fils fasse mentir le proverbe : « Tel père, tel fils ». Disons à son excuse qu'il a eu le tort, si je puis dire, de naître après un tel père, ce grand chef que fut Abraham et d'avoir lui-même un fils qui sera un grand homme d'action, le célèbre Jacob.

En histoire, il est contre-indiqué d'être à la fois le fils d'un grand réalisateur et le père d'un homme d'action. Ainsi, chez nous, le roi Louis XIII apparaît bien petit entre le Grand Henri IV et le glorieux Louis XIV.

D'après ce que nous dit la Bible, le patriarche Isaac semble avoir mené une existence assez calme de chef nomade. Nous pouvons dire qu'on ne peut classer Isaac parmi les fortes personnalités, comme son père, qui ont su être bien au-dessus des événements et des hommes.

L'auteur sacré de la Bible ne le ménage pas et ne veut pas laisser ignorer la faiblesse de son caractère. Il ne ressemble nullement à son père Abraham qui avait une puissante personnalité, ni même à sa mère Sara, dont l'entêtement finissait par arriver à ses fins.

Cependant Isaac est un bon administrateur, il sait même mener à bien les intérêts du clan nomade, à preuve qu'il a considérablement augmenté le troupeau paternel.

Il faut reconnaître aussi que sur le plan spirituel, il a gardé la ligne voulue par Dieu et acceptée par son père. On ne trouve chez lui aucune tentative de revenir aux pratiques des religions des ancêtres ou des gens qui entourent la petite tribu nomade. Isaac a conservé intacte la croyance en un Dieu unique, saint et juste, et il a transmis cette croyance à ses descendants.

Si, comme homme, Isaac n'a pas une grande envergure, comme fidèle de Dieu, il s'est montré un homme sûr et avisé. Nous verrons plus tard la vieillesse d'Isaac. En attendant et mis à part ce que nous avons dit de sa naissance et de sa jeunesse, qu'y a-t-il à retenir sur sa vie ?

Rien ou presque.

Dieu à deux reprises lui renouvelle les promesses qu'il a fait à Abraham, son père. Il fera de lui le chef d'une multitude de descendants. Et tout cela à cause de son père.

« Je suis le Dieu de ton père Abraham

Ne crains rien, car je suis avec toi.

Je te bénirai, je multiplierai ta prospérité

en considération de mon serviteur Abraham ».

Décidément même Dieu semble reconnaître le peu de relief d'Isaac. En comparaison de son père, il n'est pas grand chose. C'est par rapport et en considération de son père Abraham que Dieu le bénit.

Dieu, le connaissant, ne lui confie aucune mission spéciale comme à son père ou à son fils.

La vieillesse de ce deuxième patriarche va vite être dominée par la personnalité de son fils Jacob, dit aussi Israël.

Jacob

C'est donc maintenant l'histoire de Jacob qu'il faut entreprendre et cela nous retiendra un bon moment, car il a vraiment un autre relief que son père Isaac.

Depuis plusieurs années le ménage Isaac-Rebecca attend un enfant, un héritier. Ne pas avoir d'enfant-garçon s'entend, car les filles n'ont aucune importance dans la bonne marche d'une tribu nomade. Quelle affliction, quelle honte pour une orientale surtout nomade, et quel souci pour le père à qui Dieu a promis une nombreuse postérité.

Enfin Dieu exauce les prières des malheureux époux. Ils auront, non seulement un fils, mais deux à la fois,

c'est-à-dire qu'ils auront deux jumeaux. Et ce sera le début de pas mal de difficultés pour le pauvre père qui n'avait pas besoin de cela en ses vieux jours.

Rebecca donne d'abord le jour à un garçon, roux, terriblement velu, le corps revêtu comme d'un manteau de poils, nous dit la Bible. Il reçut le nom d'Esau. Par la suite, il deviendra un habile chasseur, mais pas très éveillé, assez naïf même.

Ensuite Rébecca mit au monde le deuxième jumeau : Jacob. C'était un joli bébé, aux traits fins, bien racés. Il deviendra rapidement le préféré de sa mère. Au contraire de son frère, il se plaira à la garde des troupeaux. Il deviendra même le type parfait du pasteur nomade : paisible, bon administrateur, prévoyant, rusé et à l'affût de tout ce qui peut lui rapporter.

Nous ignorons la signification exacte du mot Esau, quand à Jacob, ce mot signifie : le protégé de Dieu, mais aussi en changeant une seule lettre : celui qui fait des crocs en jambe.

Dès le début donc, nous sommes avertis, il y aura de la bagarre en perspective entre ces deux frères si différents en tout, tant en physique qu'au moral. Pour compliquer la situation, Esau est le préféré du père auquel il apporte le produit de sa chasse. Tandis que Jacob est le préféré de la mère qu'il ne quitte guère.

Et va maintenant commencer le récit de leurs luttes.

La Bible se délecte à les raconter longuement. Les pasteurs hébreux — comme tous les nomades d'ailleurs — devaient être friands de ces aventures où l'on voit le berger rusé et intelligent, l'homme de la tente, se jouer grossièrement du chasseur borné et naïf, l'ennemi racial avec l'homme de la ville.

Un jour, en effet, Jacob, le berger se prépare un plat succulent comme savent le faire les nomades : un plat aux lentilles. Voilà qu'arrive son frère, Esau le chasseur. Il est fatigué d'avoir couru la campagne et comme l'air pur et la marche creusent l'appétit, il a faim.

Entrant sous la tente de son frère, il le supplie de lui laisser manger de ce plat appétissant. Devant ce naïf d'Esau, Jacob le malin sent qu'il y a une bonne affaire à mener pour lui.

Que fait-il ?

Il propose un marché à son frère. « Je te donne le plat de lentilles, mais toi, tu me donnes ton droit d'aînesse », c'est-à-dire le droit à être le seul chef de la tribu à la mort du père, avec tout ce que cela rassemble d'avantages légaux et matériels.

Sans hésitation et sans aucune prudence, ni réflexion aux conséquences de son geste, notre chasseur promet et jure tout ce que lui demande son frère. Alors, il put manger ses lentilles. Et la Bible ajoute : « Il mangea et but, se leva et partit. C'est tout le cas qu'Esau fit de son droit d'aînesse ».

Avouons que tout cela n'était pas très honnête, mais à l'époque la ruse passe souvent avant l'honnêteté. Est-ce d'ailleurs tellement différent de nos jours ? Nous n'avons rien à envier ou à reprocher aux anciens ! Nous le faisons même mieux, car nous le faisons sur une grande échelle.

Puis les deux fils d'Isaac et de Rébecca grandissent et il faut penser à les marier. L'aîné, contrairement à toute la tradition se choisit lui-même ses femmes parmi les citadines et en dehors de la race sémitique.

Et cela à la grande douleur des parents qui voient que leur fils aîné, celui qui doit leur succéder à la tête de la tribu que Dieu s'est choisi, qui voient que leur fils aîné ne respecte pas les lois du clan et les ordres de Dieu.

Nous verrons plus tard le mariage du deuxième fils, de Jacob.

Il faut voir maintenant une autre de ses ruses et non des moindres et des plus difficiles à expliquer pour nous.

Certes, avec un plat de lentilles, il avait ravi le droit d'aînesse à son frère, mais il faut que cela soit authentifié par le père, car lui seul, peut le faire légalement.

En effet, un nouveau chef ne peut prendre la houlette de commandement, sans avoir reçu la bénédiction

du père, lequel a seul le droit et le pouvoir d'introniser l'homme de son choix en ses fonctions nouvelles, laïques et religieuses.

Or Jacob n'a guère de chances de recevoir cette bénédiction du père, car le père porte toujours sa préférence sur Esau.

Qu'à cela ne tienne, Jacob et sa mère vont profiter d'une occasion inattendue et dresser un plan de bataille assez peu recommandable, à la vérité.

Le père Isaac, qui a beaucoup vieilli, qui est même devenu aveugle, ne quitte pas sa tente et repose sur d'épaisses couvertures de laines, à la façon orientale.

Un jour donc, il demande à voir son aîné, son Esau.

Rébecca, derrière le voile qui sépare la partie réservée aux hommes de la partie réservée aux femmes, a entendu. Elle se doute qu'il va se passer quelque chose de grave et de très important.

Aussi, grâce aux fentes habilement aménagées à travers la fragile cloison d'étoffe, elle se prépare à suivre les faits et gestes de son mari et de son fils Esau et à suivre attentivement toute leur conversation.

Voilà que bientôt le fils arrive, se prosterne à la mode orientale — deux genoux en terre et la tête contre terre — devant le père qui lui fait signe alors de se lever et de s'asseoir à côté de lui.

Déjà bien vieux, le patriarche se plaint de son grand âge, il gémit. Rien de très original à cela. Ensuite Rébecca entend son mari dire au fils « Prends tes armes, sors dans la campagne et tue-moi du gibier. Apporte-moi un régal comme je l'aime et apporte-le moi ». Là encore tout cela est sans intérêt. Mais voici que la mère Rébecca se fait plus attentive et voici ce qu'elle entend : « Que je mange, afin que je te bénisse avant de mourir ».

Or, nous le savons une telle bénédiction est excessivement importante dans la vie de la tribu nomade. C'est grâce à cette bénédiction que légalement celui qui la reçoit devient le chef politique et religieux de toute la tribu.

Pas une minute à perdre.

La mère court chercher son deuxième fils, son préféré, Jacob. Il faut à tout prix empêcher qu'Esau, le rustre, soit le futur chef du clan. Elle lui dit alors : « J'ai tout entendu de la conversation de ton père avec Esau. Alors écoute-moi bien, et fais immédiatement ce que je te dis.

Va au troupeau, qui n'est pas loin, tu y prendras deux jeunes chevreaux. Je les apprêterai comme ton père aime et il te bénira ».

Jacob n'est pas dupe, il a compris la manœuvre imaginée par sa mère : à savoir qu'elle veut qu'officiellement le père lui reconnaisse le droit d'aînesse qu'il a si habilement, mais pas très honnêtement ravi à son frère aîné, comme je l'ai déjà dit.

Il marche évidemment dans cette combine et ce n'est pas sa malhonnêteté qui l'en arrêterait mais la peur d'être découvert et maudit par son père.

« Mon frère est couvert de poils et moi j'ai une peau très lisse. Si mon père me tâte (il est en effet aveugle) il verra que je me suis moqué de lui et au lieu de sa bénédiction, c'est la malédiction que j'aurai ».

La réaction de la mère est rapide et surprenante. « Fais ce que je t'ai dit, je prends sur moi cette malédiction », au cas où ça ne réussirait pas.

Ainsi fit-on.

La mère prépara les deux chevreaux apportés par son fils préféré. Puis, suprême supercherie, elle va à la tente d'Esau, l'aîné, et se saisissant du plus bel habit, elle le fait endosser par Jacob. Elle lui met aussi la peau des jeunes chevreaux sur le cou et sur les bras. Puis lui mettant le plat préparé comme le père aime, elle pousse son fils Jacob sous la tente du père.

Jacob se présente hardiment.

« Je suis Esau, j'ai fait ce que tu m'as commandé, lève-toi et mange de ma chasse et donne-moi ta bénédiction, c'est-à-dire fais-moi ton héritier pour toujours ».

Voilà qui s'appelle mentir effrontément. Le père Isaac a un doute. Il palpe le fils qui lui parle et il a

cette parole stupéfiante et difficile à comprendre : « La voix est de Jacob, mais les bras sont d'Esau ».

Est-il toujours dupe de la supercherie de Jacob ? Est-il, au fond de lui-même, heureux de cette substitution ? Le rusé Jacob remplaçant le naïf Esau, à la tête de la tribu ? On ne sait au juste...

Ce qui est curieux, c'est qu'il pose une question brutale : « Est-tu mon fils Esau ? ». Et Jacob rendu prudent, un peu inquiet de peur de se trahir, répond simplement : « Oui ».

Le père paraît convaincu et ajoute : « Sers-moi que je mange et je te bénirai ». Ainsi fut fait. Il mangea et il bénit Jacob : ce qui eut pour effet légal de l'établir définitivement comme son héritier et le futur chef de la tribu.

Evidemment, vous comprenez la suite. L'aîné Esau arrive enfin, découvre la supercherie, la fait découvrir à son père et entre dans une violente colère. Il réclame avec force cris, une bénédiction pour lui aussi.

Mais le père lui répond : « Ton frère est venu par ruse et il a tout pris ». « Alors, tu ne peux rien faire pour moi ? » reprends Esau. Et le père Isaac se tait. Il ne peut rien : telle est la loi chez les nomades.

Esau est effondré et il pleure.

Dans son malheur, une idée folle ferme en son esprit et bientôt, naïvement, il la confie à qui veut l'entendre. « Dès que mon père mourra, je tuerai mon frère ». Cela arriva très vite aux oreilles de la mère qui, prétextant qu'il fallait marier son fils Jacob, obtint du père de l'envoyer très loin, chez une autre tribu parente, pour y chercher une femme de sa race.

Ainsi sera préservé le fils préféré de Rebecca.

Comment justifier cet épisode ? Pas très moral à la vérité ? Beaucoup ont essayé de le faire sans y parvenir. La meilleure réponse à cela est une réponse à l'orientale et elle a été donnée par saint Augustin qui connaît bien les orientaux. « Ce ne fut pas un mensonge, c'est un mystère ».

Et voilà notre Jacob parti sur la route des Nomades. A la vérité, en garçon pratique, il sait où il va. Il a pris la piste caravanière qui mène à Haran, à plus de mille kilomètres du campement de son père Isaac.

Pourquoi Haran ?

Parce qu'il y a là un oncle de son père, gardien de troupeaux comme lui et, ce n'est pas pour lui déplaire, il y a là aussi deux filles à marier. Mais le jeune Jacob va faire encore une autre rencontre, inattendue celle-là, Dieu va faire irruption dans sa vie. Cette rencontre l'améliorera car, nous l'avons vu il en a terriblement besoin. Et nous verrons que cela se fera par étapes.

La première rencontre de Dieu et de Jacob se fera à Béthel sur la route d'exil qui le mène à Haran. Dieu, brutalement, car avec un pareil caractère, c'est la seule méthode qui réussisse, Dieu lui révèle qu'il sera plus tard le chef d'un grand peuple et que cela demande certaines qualités qu'il doit acquérir.

La deuxième rencontre avec Dieu se fera au même lieu, mais vingt ans après, alors qu'il revient au campement de son père. Dieu lui rappelle sa première visite et lui demande de diriger le clan abrahamique, selon les vœux de Dieu et du célèbre patriarche, son ancêtre.

Avant de suivre le jeune Jacob, pendant cette période de vingt ans, période assez mouvementée et parfois dramatique, qui se déroule chez l'oncle Laban et frère de Rebecca, sa mère, il nous faut nous attarder à ces deux visites de Dieu.

Donc, chaque jour, Jacob s'éloigne un peu plus du clan paternel. Et voilà qu'un jour Dieu va le rencontrer comme le vautour s'élance sur sa proie. Dieu a attendu patiemment que le jeune homme soit loin du milieu familial où domine les questions d'intérêt, les rivalités, où on ne pense qu'à la terre.

On se plaint parfois de la lenteur de Dieu à réagir au désordre, mais l'heure de Dieu n'est pas toujours l'heure des hommes.

Et que Dieu va-t-il dire à ce pasteur plus près des intérêts de son troupeau que des intérêts spirituels de l'humanité ? La Bible nous dit : « Un soir, le soleil venait de se coucher, il prit une pierre, la mit sous sa tête et s'endormit ». Voilà une coutume de nomade encore en usage aujourd'hui.

Il eut un songe et il vit une échelle qui allait de la terre au ciel. Sur cette échelle, les anges de Dieu montaient et descendaient. Et Dieu lui dit : « Je suis le Dieu d'Abraham et de ton père Isaac ».

Arrêtons-nous un instant, car cela demande quelques explications.

Qu'est-ce que cela pouvait signifier pour Jacob ?

Tout simplement que la terre et le ciel ne sont point sans communications, que les hommes peuvent communiquer avec le ciel et avec Dieu et que Dieu et les anges s'intéressent à la vie des humains. Notion assez nouvelle pour Jacob — pour nous cela paraît naturel — car les païens croyaient leurs dieux très indifférents de ce qui se passait sur terre. Et pour attirer leur attention, ils étaient obligés de leur sacrifier des animaux et parfois des humains, et ensuite de les brûler sur un autel des sacrifices afin que les dieux puissent reniffler la fumée et s'intéresser à ce qui se passait en bas.

Là, dans ce songe, point de sacrifices. L'homme d'ailleurs dort. Et pourtant le ciel s'intéresse à la terre, comme ces anges de Dieu qui montent et descendent sans cesse sur l'échelle.

C'est une vraie révolution qui s'opère alors dans l'esprit de Jacob. Il ne faut pas oublier que ce n'est que peu à peu que les pensées, les idées des hommes se sont purifiées, améliorées, civilisées. L'oublier et juger des temps anciens avec nos idées actuelles est un non-sens et même un contre-sens. Pour comprendre les anciens, il faut connaître leur niveau de civilisation, d'idéal, à cette époque.

Mais le rêve n'est pas terminé. Dieu se tient devant son ami et lui renouvelle la promesse tant de fois citée. « Je te donne cette terre à toi et à tes descendants et tes fils seront aussi nombreux que le sable du désert ». Tout cela n'est pas nouveau, au moins dans son contenu. Nous l'avons déjà plusieurs fois entendu. Ce qui est nouveau, c'est que Dieu le prend pour chef de son futur peuple. Ainsi Dieu ratifie l'escroquerie accomplie par Rebecca et son fils à l'encontre de Esau, l'aîné.

« Je suis avec toi et je te garderai partout où tu iras ».

Curieux tout de même.

Cela nous étonne nous civilisés et raisonneurs que nous sommes ! Mais les voies de Dieu ne sont pas les nôtres. Ainsi par exemple, le choix de Pierre, le renégat, comme chef de son Eglise ! Pierre, le premier pape, est un ancien renégat. D'autres apôtres, surtout saint Jean, ne sont pas allés si loin dans le reniement. Curieux, je le répète...

Ainsi encore, le choix du persécuteur Paul pour devenir un des piliers de son Eglise naissante. Cela faisait jaser à l'époque. Si bien que Dieu en personne a dû intervenir en apparaissant à Ananias :

« Celui que Dieu a choisi, pourquoi le rejetes-tu ? Si bien que l'Eglise de Dieu est basée sur un ancien renégat et un ancien persécuteur. Curieux, non ?

Esau était un incapable à tous points de vue. Dieu lui préfère l'astucieux, oh combien ! Jacob, quitte ensuite à le former.

A la vue de cette vision et de Dieu, Jacob est effrayé. Notre jeune homme n'est pas très dévot à Dieu, il a peur et il a un réflexe de terreur. Il fait ce que font les peuples primitifs qui étaient terrifiés par l'apparition de l'un de leurs dieux : il plante en terre, à l'endroit de l'apparition, une longue pierre. Le but de ce geste est de consacrer ce lieu à la divinité afin de ne pas le souiller par une autre présence et pouvoir ensuite venir implorer la protection du Dieu, en cet endroit. En général, c'était une simple pierre levée et plantée en terre. C'est là une coutume des peuples indo-européens passée à la suite des invasions chez les peuples nomades d'Asie. Des « pierres levées ou plantées » nous en ren-

controns ici ou là dans nos régions. Elles sont en général très anciennes et indiquent un endroit sacré, vénéré par nos ancêtres.

Ceci accompli, Jacob fait un vœu au Dieu qui lui est apparu en songe.

« Si Dieu est avec moi, s'il me garde en la route que je fais, s'il me donne du pain à manger, si je reviens sain et sauf chez mon père, alors le Dieu de mes ancêtres sera aussi mon Dieu et je lui donnerai le dixième de mes biens ».

C'est clair. Et cela indique bien le caractère de notre Jacob : celui que nous avons appris à connaître. Rusé, pratique, prudent. C'est la raison de tous ces « si ». Et cela nous prouve aussi que Jacob n'était pas très religieux. On ne peut dire qu'il fut athée au sens où nous l'entendons, mais sa religion était bien ténue et fragile.

Donc, si Dieu fait ceci ou cela, alors moi, je ferai ceci ou cela. Que Dieu d'abord se montre bienveillant et même bienfaisant à mon égard, alors moi aussi je ferai un geste. Donnant, donnant ! En ceci aussi, il est bien de sa race. C'est un habile commerçant. Avant de s'engager, il demande que Dieu s'engage. Après il verra ce qu'il lui reste à faire.

Et Dieu ici renverse toute sagesse humaine. Il ne lui en veut pas. Il sait où il prend Jacob et il sait où il veut le conduire. C'est là toute la pastorale du prêtre. Inutile de faire des sessions, des statistiques, des sondages ou des recyclages. Il suffit de lire et de méditer la Bible. C'est la meilleure école d'apostolat. Le prêtre doit prendre les gens où ils sont pour les conduire où Dieu veut qu'ils soient.

Ayant planté sa pierre levée et fait son vœu au Dieu de ses ancêtres, Jacob reprend la route d'exil en direction de la ville d'Haran, aux sources du Tibre et de l'Euphrate.

Après des jours et des jours de marche — n'oublions pas qu'il doit faire plus de mille kilomètres à pied — Jacob va arriver chez son oncle Laban, le frère de sa mère Rébecca.

Il est parti pour fuir la colère de son frère qu'il a dépossédé de son droit de chef de tribu, mais aussi parce qu'il cherche une épouse, et une épouse de sa race. Chez les nomades, c'est une coutume sacrée. On ne se marie qu'entre nomades et Jacob, puisqu'il sera plus tard, à la mort du père Isaac, le chef du clan nomade, se doit d'avoir une épouse nomade de sa race.

Pour se rencontrer en Orient, à l'époque antique, et souvent encore aujourd'hui, il n'y a que deux endroits pour le faire, d'une manière assez sûre.

Si on est citadin, c'est aux portes de la ville, car là se réunissent les marchands venus apporter tout ce dont la ville a besoin, et aussi les oisifs, les sans travail. C'est un endroit où toutes les nouvelles aboutissent.

Si on est nomade, cet endroit c'est un puits, un point d'eau. C'est là qu'obligatoirement les nomades doivent amener les troupeaux pour les faire boire. Et donc c'est là aussi qu'on peut échanger les nouvelles. Le voyageur qui veut un renseignement va tout naturellement à ces deux endroits.

Jacob, en habile nomade qu'il est, se met à la recherche d'une piste qui conduise à un puits. Pour cela un œil exercé a vite fait de découvrir les traces de piétinement des moutons ou des chèvres. Alors le voyageur n'a qu'à suivre la piste et bientôt il va rencontrer des bergers qui gardent leurs troupeaux autour d'un point d'eau.

Selon la coutume, on attend que tous les troupeaux du secteur soient rassemblés. Alors seulement on rœlera l'énorme pierre placée sur la margelle du puits et qui empêche l'évaporation de l'eau mais aussi et surtout qu'un mouton ou une chèvre ou tout autre animal même sauvage ne puisse tomber dans le puits et le polluer.

Et on commence à abreuer les troupeaux assoiffés par une journée de grande chaleur, avec une eau très propre et surtout très fraîche.

Jacob s'approche des berges et après les longues et cérémonieuses salutations d'usage, il engage la conversation. Evidemment pour les mettre en confiance, il annonce la couleur et il leur dit qu'il est berger comme eux, nomade comme eux, sémite comme eux.

Puis Jacob mène habilement la conversation et son enquête. Oui, ils sont dans la steppe qui entoure Haran, oui, ils connaissent bien Laban. Oui, il est vivant. Oui, il y a des filles à marier dans cette tribu.

Oui, ajoute un des pasteurs, voilà précisément une de ses filles, Rachel, qui amène boire le troupeau de Laban. Jacob regarde arriver cette Rachel qu'il voit pour la première fois.

(A suivre).

ÉGLISE et MONDE

Article tiré de « Bilan », avril 1969
23, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris.

● « L'Eglise dans le monde de ce temps » est le titre de la célèbre constitution conciliaire dont on parla beaucoup sous le vocable de « Schéma XIII ».

● Présence de l'Eglise au monde moderne...

● L'Eglise doit répondre à l'attente du monde...

● L'Eglise, ou plutôt le Pape, avec l'encyclique « *Humanae vitae* », a profondément déçu cette attente...

● L'Eglise doit être à l'écoute du monde...

● L'Eglise doit accueillir les valeurs que vivent les hommes de notre temps... tout particulièrement les athées...

● Le chrétien doit être engagé dans l'œuvre de construction de la cité terrestre...

● A la limite participer à la construction de la cité terrestre n'est-ce pas construire le Royaume de Dieu ?

● A la question posée par un journaliste : « Que représente pour vous l'Eglise ? », un religieux devenu célèbre comme prédicateur de la grève générale et de la Révolution, répond : « Tout simplement l'humanité, l'énergie de rassemblement à l'œuvre dans l'histoire des hommes et qui fait voler en éclat toutes les frontières de l'espace et du temps. Pour moi cette énergie porte un nom : l'Esprit-Saint. Je vois dans tout ce qui se passe aujourd'hui un refus, chez les jeunes en particulier, des

hommes émitetés, répartis dans des catégories, un goût d'international ou plus encore d'universel... ».

En somme, il ne devrait guère y avoir de différence entre l'Eglise, l'O.N.U. et l'Internationale communiste... Paul VI, U-Thant et Brejnev...

C'est toujours de l'énergie qui se déverse!!!

Nous pourrions à l'infini poursuivre cette litanie de ce que nous entendons et lisons un peu partout actuellement.

Il s'y mêle le bon, le moins bon et le franchement néfaste.

Aussi est-il nécessaire de retrouver quelques idées précises sur ces grandes questions :

Le « MONDE » et ce qu'il faut entendre lorsqu'un chrétien emploie ce terme.

La MISSION PROPRE de l'Eglise.

Les RELATIONS de l'Eglise et du monde.

I. — LE « MONDE ».

Ce mot dans le langage évangélique est polyvalent et peut signifier trois choses qui se situent dans ce que nous appellerons une dialectique du « dedans » et du « dehors ».

a) Il y a un monde qui est « dedans ».

« Le cosmos, l'univers, c'est la merveilleuse et immense œuvre de Dieu créateur : le monde, c'est nous, c'est l'humanité, c'est toute la famille d'Adam que Dieu aime dans sa vocation surnaturelle, dans son aventure dramatique et héréditaire, dans sa rédemption non moins dramatique et ineffable ». C'est ainsi que s'exprime le pape Paul VI donnant par là un parfait commentaire des affirmations que nous trouvons dans l'évangile de saint Jean :

« Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique ».

« Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui ».

En ce sens le monde a donc une importance inouïe puisque créé par Dieu, c'est lui qui est l'objet du salut apporté par Jésus-Christ.

Ce salut est la conclusion d'une très longue histoire : le monde a été créé bon, ses structures naturelles sont bonnes, comme nous le rappelle avec insistance le récit de la Création dans le livre de la Genèse.

Malheureusement, le mal a été introduit sur la terre par la désobéissance de l'homme et de la femme, dupés par le mauvais ange.

b) Aussi, désormais, il y a un « monde » qui est radicalement « en dehors ».

C'est l'homme privé de la lumière de Dieu, qui fait tout pour la nier, la simuler, la profaner ; c'est une conception négative de l'Évangile. Un penseur et poète remarque : « Jésus-Christ fut le premier à montrer clairement aux hommes que le monde loue et enseigne toutes les vertus feintes ; que le monde, c'est la tyrannie des forts, l'esclavage des faibles, la haine des malheureux ».

C'est le monde que hait Jésus parce que celui-ci témoigne contre lui que ses œuvres sont mauvaises.

Ce monde, c'est l'antithèse même du Royaume de Christ (la cité de Satan face à la cité de Dieu), c'est le royaume de la négation, de la fausseté, de la ruse, de l'égoïsme, de la haine. C'est ce monde qui, ainsi que le dit saint Jean, ne veut pas reconnaître dans le Christ le Sauveur : « Le monde ne l'a pas connu ». C'est cette expression de la vie humaine souvent puissante et séduisante qui est en dehors de la bénédiction chrétienne, celle pour laquelle Jésus n'a pas prié :

« Je ne prie pas pour le monde ».

c) Enfin il y a un monde qui est à la fois « dedans » et « dehors ».

Oscillant de l'un à l'autre, il y a le monde qui est le nôtre, celui dans lequel nous vivons, où se mêlent po-

sitif et négatif. Monde qui est le domaine « à la fois de l'homme, de Dieu et du diable », comme l'écrit Jacques Maritain. Monde fondamentalement ambigu dont l'histoire apparaît comme le champ commun des trois.

C'est de ce monde-là que le Christ a demandé à son Père de ne pas retirer ceux qui croient en lui :

« Je ne te prie pas de les retirer du monde mais de les garder du mauvais ».

d) Le péché originel au cœur de la dialectique des « trois mondes ».

Cette triple signification du mot monde trouve sa justification dans la doctrine catholique du péché originel. Selon la théologie catholique, le péché originel n'a pas altéré la nature humaine dans son essence, dans ce qu'elle est fondamentalement... Ce qui a été altéré, brisé, ce sont les relations entre Dieu et l'homme, relations proprement surnaturelles.

La nature humaine actuelle, telle que nous la connaissons par expérience concrète, notre nature, est bien celle qui est sortie des mains du Créateur et cela correspond au premier sens du mot monde. Ce qui est altéré, ce sont les relations entre Dieu et l'homme et cette altération procède de la liberté humaine qui a volontairement rompu ses relations avec Dieu en proclamant son autosuffisance. Altération qui est une séparation, une rupture, et qui à la limite aboutit au monde selon le deuxième sens.

De ce fait, la situation de tout être humain venant dans ce monde — le monde au troisième sens — est une situation dramatique, une situation de tension.

II. — LA MISSION DE L'ÉGLISE.

Quelles seront les tâches de l'Eglise face à la situation de l'homme au sein de cette dialectique des « trois mondes » ?

a) L'ordre missionnaire.

L'enfant qui naît aujourd'hui, ne naît pas avec, en lui, la vie de Dieu à laquelle il est appelé. L'homme est en effet invité à une destinée surnaturelle, à la participation à la vie de Dieu, à une certaine forme de divinisation. Ce que nous appelons communément le ciel ou bien encore « la vie éternelle ».

La vie éternelle, c'est la vie nouvelle de l'homme qui commence dès le baptême et qui se définit par la formule de saint Jean :

« La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul véritable Dieu, et ton envoyé Jésus-Christ ».

La seule différence entre la période terrestre de cette vie et la période qui suivra est celle de l'ombre par rapport à la pleine lumière, de la vision dans un miroir à la vision face à face, de la préparation à la plénitude de la vie.

Mais c'est cette préparation qui conditionne la suite : notre vie présente est comme un appel à cette vie future qui vient.

L'enfant qui naît est privé de cela. Il faut donc lui en apporter les germes, le faire entrer dans l'Eglise qui l'introduit à cette vie nouvelle. Il devra ensuite, lorsqu'il sera capable de prendre lui-même ses responsabilités, consentir à cette nouvelle naissance, spirituelle, surnaturelle, qui fait de l'homme un « vivant pour Dieu », un vivant selon l'Esprit de Dieu.

C'est dans cette perspective que se situe la MISSION PREMIÈRE DE L'ÉGLISE :

— renouer les relations rompues entre l'homme et Dieu ;

— annoncer le salut apporté par Jésus-Christ ;

— faire naître par ses sacrements à la vie nouvelle en Jésus-Christ.

Tâche missionnaire que l'Eglise a reçue par l'oraison du Christ Ressuscité et qui a une portée EXTENSIVE (il s'agit de toutes les nations, de tous les hommes à travers tous les temps) et une portée INTENSIVE (l'observation de la Parole du Seigneur doit pénétrer toutes les profondeurs de l'existence humaine).

b) L'ordre culturel.

Il existe donc de fait une disparité entre ce que l'enfant est en naissant et ce qu'il est appelé à devenir. Il naît « privé de la vie divine » et la tâche fondamentale de l'Eglise est de le faire naître à cette vie.

Il naît en fait également dans un monde où se mêlent le négatif et le positif. En plus des déterminismes biologiques, physiologiques et psychologiques qu'il hérite de sa famille, par l'éducation il va recevoir de son milieu un ensemble d'idées toutes faites, un système de jugement, une table de valeurs que le plus souvent il n'aura pas les moyens de remettre en question, de critiquer. D'où la nécessité que notre monde réfracte d'une certaine manière les exigences et les valeurs de l'Evangile.

Cette réfraction ne sera jamais parfaite. La cité terrestre ne sera jamais le Royaume de Dieu parce qu'en elle s'opposera toujours à ce Royaume celui de Satan : il ne faut pas céder à l'illusion de la montée progressive d'une société des hommes pleinement humaine, parfaitement à l'abri des influences de Satan, pas plus qu'à celle d'une implantation sur terre du Royaume de Dieu telle que toutes choses seraient parfaitement informées par les valeurs évangéliques. Notre monde restera jusqu'au dernier jour un lieu de combat...

La tâche du chrétien n'est point de rêver on ne sait trop quel meilleur des mondes, mais de faire que ce monde soit toujours un peu plus du côté de Dieu que de celui de Satan.

Tâche humble, chaque jour à refaire. Tâche indispensable si nous voulons que chaque homme puisse accéder à la nouvelle vie en Jésus-Christ. D'où l'importance de tout ce qui va permettre la présence de l'Eglise dans le monde, l'importance des INSTITUTIONS CHRETIENNES.

III. — LA PRESENCE DE L'EGLISE MONDE LE MONDE PAR LES INSTITUTIONS CHRETIENNES

L'expérience montre que le développement de l'Eglise se fait toujours en trois temps :

- **L'EVANGELISATION**, annonce de la bonne nouvelle du salut en Jésus-Christ ;
- **L'IMPLANTATION**, c'est-à-dire la mise en place des moyens de salut : autorité, enseignement, sacrements ;
- **les INSTITUTIONS**, la chrétienté, c'est-à-dire la pénétration du milieu humain par les valeurs évangéliques.

C'est seulement à ce troisième moment que l'Eglise devient **L'EGLISE DES PAUVRES**, c'est-à-dire qu'elle est alors accessible aux masses, à tout homme, qu'elle cesse d'être l'Eglise d'une élite, d'un groupe de « par-faits ».

Il est absolument normal en effet que l'ensemble des hommes ne puissent avoir accès à l'Eglise que quand celle-ci fait partie de leur milieu de vie. La psychologie et la sociologie modernes nous l'enseignent suffisamment : **L'HOMME EST NORMALEMENT DEPENDANT DE SON MILIEU**. Restreint est le nombre des individus qui peuvent s'en affranchir et cela est encore plus vrai des plus pauvres : il leur est quasi impossible de pouvoir agir à contre-courant de la société dans laquelle ils vivent. Cela ne veut absolument pas dire que leurs convictions sont sans valeur. Mais simplement qu'ils ne peuvent normalement y être fidèles que quand ils sont soutenus par un milieu favorable.

En France, il existe encore — mais pour combien de temps ? — un cadre de chrétienté :

- Les fêtes sont toujours des fêtes chrétiennes.
- La coïncidence entre les loisirs hebdomadaires et le « Jour du Seigneur », le dimanche, existe toujours... mais pour combien de temps si après les Messes du samedi soir on va vers les Messes du vendredi et, pourquoi pas, du jeudi ?

● Les villes contiennent toujours des lieux sacrés, des églises qui en constituent des centres d'animation, des centres d'attraction... parce qu'en elles demeure la Présence ineffable du Christ eucharistique. Mais pour combien de temps s'il passe dans les mœurs ecclésiastiques de remplacer l'église, temple dédié à Dieu, spécialement pour le culte divin, par des lieux culturels « polyvalents », c'est-à-dire pouvant servir successivement d'église, de temple protestant, de synagogue, de mosquée et de pagode... ou mieux encore des lieux culturels « pluri-fonctionnels », c'est-à-dire des lieux d'assemblée pour la prière, les conférences, les concerts, les loisirs, etc... ?

● La naissance, le mariage, les funérailles restent dans l'ensemble sanctifiés par les sacrements chrétiens... Mais pour combien de temps si les prêtres prétendent cesser d'être, comme certains disent, des « fonctionnaires du culte » (il n'y aurait donc pas une autre façon d'exercer le culte que comme un fonctionnaire ?) pour devenir des militants syndicaux ou politiques...

Ceux qui chantent « feu la chrétienté », qui applaudissent à la sécularisation de la civilisation, à la désacralisation en général, sont, selon les paroles du cardinal Daniélou, des « fossoyeurs attachés à une bien triste besogne » : celle de déraciner cette implantation du christianisme dans la civilisation qui aboutira simplement à chasser de l'Eglise l'immense foule des pauvres.

Aussi ne faut-il pas dilapider ce capital que représentent les restes de chrétienté de notre pays. Il ne s'agit pas purement de maintenir ce qui existe, il faut encore créer ce qui est nécessaire pour notre civilisation, ces institutions qui feront que la culture humaine sera animée par l'inspiration chrétienne : écoles, universités, œuvres de jeunesse, centres de recherche, instruments de diffusion, syndicat, mouvements familiaux, etc...

Ces institutions chrétiennes sont les conditions pour que le milieu de vie reste imprégné de christianisme, elles sont les conditions pour que l'Eglise demeure l'Eglise des pauvres et non pas celle de ceux qui peuvent se payer, en plus du reste, d'être une élite spirituelle.

Il est bien évident que dans la mesure justement où l'institution chrétienne se situe à l'intérieur de notre monde, elle en subit les contrecoups et peut, de ce fait, se voir elle-même partagée entre « le dedans » et « le dehors ». C'est pour cela qu'il n'y a dans ce domaine rien de définitif, d'absolu. C'est l'esprit d'invention qui doit être à la racine.

Par exemple, une université catholique est nécessaire pour faire la synthèse entre les valeurs humaines réelles existantes et les valeurs chrétiennes qui viennent surélever ces valeurs. Cela ne veut pas dire que les universités existantes sont parfaites, n'ont pas besoin de sérieuses réformes. Ainsi, il paraît assez extraordinaire que si l'on veut entendre parler du grand philosophe et théologien saint Thomas d'Aquin, il faille plutôt aller à la Sorbonne qu'à l'Institut Catholique de Paris !

Une école libre qui ne donnerait à ses élèves rien de plus que ce que donne un lycée doté d'un bon aumônier... n'aurait plus de raison d'être. Cette école-là, mais non l'enseignement chrétien qui est tout à fait indispensable...

Il est normal qu'un syndicat qui, dans son orientation et dans son action, ne se réfère plus en rien à la doctrine sociale de l'Eglise... il est normal que ce syndicat cesse de porter une étiquette chrétienne. Cela ne veut pas dire qu'un syndicalisme chrétien, faisant explicitement référence à la doctrine sociale de l'Eglise, n'est pas nécessaire, hautement souhaitable.

Nous pourrions ainsi multiplier les exemples...

Cela nous montre que la tâche est lourde... et, malheureusement, les ouvriers sont peu nombreux.

Alors il faut se mettre au travail.

L'Eglise a besoin de toute l'énergie de ses fils, aujourd'hui plus que jamais.

La vie en communion avec Dieu

(N° 2)

Je vous disais dans la « Khémia » numéro 33 que, pour qu'il y ait communion avec Dieu, dialogue, il fallait que les deux partenaires, Dieu et l'homme, se respectent, se prennent au sérieux et nous avons vu pourquoi.

Je pense qu'il serait bon d'examiner maintenant ce que sont vraiment ces deux partenaires, car on ne peut respecter et à plus forte raison aimer que ce que l'on connaît bien.

Il faudrait d'abord parler de Dieu, le premier des partenaires. Mais je me réserve pour plus tard car j'ai l'intention, si Dieu me prête vie, de faire toute une série d'articles sur ce qu'est Dieu.

Alors parlons du second partenaire du dialogue : l'homme. Qu'est-ce que l'homme appelé à suivre le Christ, à vivre tellement en union avec lui que, comme le dit saint Paul, « ce ne sera plus l'homme qui vivra mais le Christ en lui » ?

L'homme est un composé d'âme et de corps. Cela le plus petit des enfants du catéchisme le sait. Mais il n'est pas inutile de le dire aujourd'hui surtout.

Bien sûr, c'est par l'âme surtout que nous sommes semblables à Dieu, car Dieu est Esprit. C'est par l'âme que nous pouvons entendre l'appel de Dieu, entrer en dialogue avec lui et donc vivre en communion avec lui. C'est par l'âme que nous pouvons recevoir la filiation divine, c'est-à-dire devenir des fils adoptifs de Dieu et donc capables d'entrer dans l'intimité de la vie familiale de Dieu.

Mais déjà ici, je vous dois une mise en garde. Ce serait une erreur et grave de croire que seule l'âme est créée à l'image de Dieu et donc seule capable de dialoguer avec lui et donc que la vie morale et religieuse est réservée à l'âme seule. Non, c'est l'homme tout entier qui est créé à l'image de Dieu et donc qui doit dialoguer avec Dieu, qui doit s'efforcer de vivre en communion avec Dieu. C'est l'homme tout entier qui est tombé dans le péché, c'est l'homme tout entier, corps et âme qui a été racheté par le Christ, qui doit aller au Ciel corps et âme et c'est ce qui explique que le corps doit ressusciter pour pouvoir aller au Ciel.

Quand Dieu a fait l'homme, il a créé le corps et l'âme. Avant, il y avait les choses, les plantes, les oiseaux et les animaux, alors Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image ». Il ne s'est servi de rien car quand Dieu crée il ne se sert de rien, il parle et ça se fait. Donc quand Dieu a créé l'homme, il ne s'est servi de rien. Il a dit « faisons l'homme » et il y a eu un homme : corps et âme. Pourquoi vouloir diminuer la puissance de Dieu quand il s'agit de la création de l'homme. Ce n'est pas évidemment toujours ce que l'on dit, même dans certains catéchismes, mais que ne dit-on pas aujourd'hui ?

Autre chose aussi qui découle de ce que je viens de vous dire. L'homme est un composé d'âme et de corps, les deux créés par Dieu. Par conséquent rien n'est plus faux que de voir dans le corps le principe du mal, de la tentation, la cause du péché. Non, nous ne sommes pas uniquement matière car nous avons aussi une âme.

Par conséquent aussi rien n'est plus faux de croire que l'âme est le principe du bien, de la vertu, et seule rachetée par le Christ. Non, nous ne sommes pas uniquement esprit, car nous avons aussi un corps.

Dieu quand il nous parle s'adresse à l'homme tout entier, pas au corps seul pas surtout à l'âme seule, mais au corps et à l'âme ensemble, car Dieu, je vous l'ai déjà dit, respecte l'homme. L'ayant fait corps et âme, c'est à l'homme corps et âme qu'il s'adresse toujours.

Un exemple vous le fera comprendre. Le Christ, vous le savez, a institué des sacrements qui sont des moyens pour dialoguer avec lui — mieux, et ici vous comprenez que je n'aime pas ce mot de dialogue, car dans le cas des sacrements, ça ne veut pas dire grand chose — mieux donc les sacrements sont faits pour faire vivre l'homme en communion avec Dieu.

Or qu'est-ce qu'un sacrement ? Le catéchisme le dit : c'est un signe sensible, car il s'adresse tout autant au corps qu'à l'âme. Le baptême par exemple purifie autant l'âme que le corps du baptisé car le péché originel atteint le corps tout autant que l'âme : l'homme tout entier. Ne divisons pas ce que Dieu a uni. Et c'est ce qui explique la définition du catéchisme. Un signe sensible, c'est quoi ? C'est quelque chose que je peux voir, toucher et entendre parce que j'ai un corps et qui ne fait comprendre quelque chose que je ne peux voir, ni toucher, ni entendre et qui se passe dans mon âme.

L'eau du baptême que je vois, et la parole du prêtre que j'entends : « Je te baptise... » me font comprendre que l'âme du baptisé sera purifiée et vivifiée comme l'eau purifie et vivifie.

Et ainsi de tous les sacrements.

Tout cela pour dire que c'est l'homme tout entier qui doit dialoguer avec Dieu : corps et âme. Et c'était important de le dire. C'est même tellement important que je me permets d'insister. Et que par exemple quand je fais un péché, c'est-à-dire quand je ne dialogue plus avec Dieu, je m'engage tout entier.

o o o

Développons ce point de vue.

L'homme est tombé tout entier dans le péché. Pas simplement avec son âme, mais aussi avec son corps, car l'homme, il ne faut pas se lasser de le dire, est composé d'un corps et d'une âme.

Très souvent, quand on parle de morale, on dit que la concupiscence, c'est-à-dire l'attrait physique pour le mal, est une conséquence du péché. Cela n'est pas exact. Ce n'est pas une conséquence, c'est une des causes du péché. Par conséquent d'où vient le péché ? De deux causes, de deux sources, si vous préférez.

La première, c'est l'orgueil, et l'orgueil c'est un défaut de l'âme. La seconde c'est la concupiscence ou attrait physique pour le mal et c'est un défaut du corps.

Et donc pour résister au mal, au péché, il faudra deux choses. D'abord discipliner, maîtriser, si vous voulez, notre orgueil et cela est pour l'âme. Et ensuite discipliner, maîtriser, si vous voulez, notre concupiscence.

C'est que l'homme tout entier, corps et âme, s'engage dans le mal ou que l'homme tout entier, corps et âme, s'engage dans le bien.

Ce qui fait qu'un homme ne peut être totalement bon si son esprit est en désordre, si son esprit ou âme est détraqué. Ainsi à l'extrême limite, le fou n'est pas un homme normal car même si son corps est en parfait état de santé, son esprit est malade et donc en fait tout l'homme est malade.

Ce qui fait aussi qu'un homme ne peut être totalement bon si son corps est dérégulé, malade. Ainsi l'homme vivant dans la misère, ou dans la maladie à plus de difficultés à vivre dans le bien que l'homme sain de corps.

C'est un peu ce que disaient les anciens. « Il faut veiller à posséder un esprit sain dans un corps sain ». Ou encore quand nos modernes psychologues disent que le moral a de l'influence sur le physique et que le physique a de l'influence sur le moral.

En plus simple nous disons que l'âme et le corps ont ensemble une influence sur notre vie de tous les jours.

La preuve ?

Quand je suis dans la joie, mon corps aussi participe à cette joie. Je saute, je danse, je ris... et cela se voit. Quand je suis triste, cela se voit aussi, sur ma figure, dans ma tenue, dans mon langage, dans mes larmes parfois.

Il y en a qui voudraient ne faire attention qu'à l'âme et négliger le corps. Ne s'occuper que de soigner son âme en laissant le corps à toute liberté et à toute fantaisie ! Attention, car qui veut faire l'ange, fait la bête et le réveil sera très décevant. Nous ne sommes pas des anges, car nous avons un corps.

Il y en a d'autres, les matérialistes, nombreux de nos jours, qui voudraient ne faire attention qu'au corps et négliger l'âme et même la nier comme étant une rêverie et non quelque chose de vrai. Là aussi il y a danger car le réveil sera encore plus décevant : la matière nous dominera et nous écrasera très vite. Nous ne sommes pas des animaux, car nous avons une âme.

Il découle de tout cela que la vie morale n'est pas une lutte de l'âme contre le corps, ni a plus forte raison une lutte du corps contre l'âme. Pas du tout.

C'est l'âme et le corps qui, ensemble, car l'homme est corps et âme, luttent contre le démon, car ici encore, il faut le redire sans cesse, on ne lutte pas contre quelque chose : le péché, le mal, mais contre quelqu'un : le démon.

Et donc encore, s'il faut répondre et répondre affirmativement à l'appel du Christ pour vivre en communion avec Dieu, il faut le faire totalement et avec son corps et avec son âme.

Je m'excuse d'avoir insisté, mais il le fallait pour mettre les choses au point et écarter des idées fausses ou vagues.

o o o

Je vous ai dit que Dieu a créé l'homme, corps et âme, que c'est l'homme tout entier qui est tombé dans le péché, que c'est l'homme tout entier qui est sauvé par Jésus-Christ et appelé à vivre en communion avec Dieu.

Mais approfondissons encore, car cela en vaut la peine.

Ce corps, cette âme forment un tout ou si vous préférez une unité parfaite. Dieu me connaît par mon nom et il veut que moi, qui suis une personne bien distincte, il veut que je vive en communion avec Lui.

En effet je suis quelqu'un avec mes qualités, mes défauts, oui certes, mais quelqu'un. Je suis la première personne du présent à l'indicatif. Je ne suis ni les autres personnes de l'indicatif présent ni non plus celle des

autres temps : passé ou futur. Cela dit plus simplement : moi, je suis, je vis, j'existe.

Et c'est avec moi que Dieu veut vivre, car il m'aime moi personnellement, car je suis son enfant et il est mon Père.

Cela, vous le comprenez facilement, mais il fallait le dire et y insister un peu pour comprendre ce que je vais maintenant vous dire. Mais voilà, je ne suis pas seul sur la terre, il y a d'autres « je », d'autres « moi », d'autres hommes si vous préférez.

Trois sortes de groupements réunissent les hommes entre eux. Au plus bas de l'échelle il y a ce qu'on appelle la masse.

Dans la « masse », le « je », la personne humaine n'a aucune valeur particulière, c'est un numéro quelconque et destiné seulement à faire nombre. Ainsi une pierre dans une masse de pierres n'est rien qu'une partie du tas, sans plus. Ainsi un homme qui fait partie du mouvement marxiste-léniniste qui se dit — et ils ne peuvent mieux dire — un parti de masse, cet homme n'est qu'un numéro sans valeur propre et qui doit accepter, sans réflexion, les idées et directives de la masse, pratiquement des dirigeants. Là il n'y a ni liberté ni amour.

Puis en montant nous avons la société. La société réunit des hommes qui ont choisi de vivre ensemble pour atteindre les mêmes buts. Il y a évidemment de fort nombreuses sociétés et je ne vais pas entrer dans les détails. Je voudrais dire seulement que dans la société, c'est l'homme qui choisit et le groupement et le but. Donc ici, nous voyons que la liberté existe, plus ou moins selon les sociétés, mais elle existe. Et moins la liberté existe et plus la société tend à devenir un mouvement de masse avec tous les risques que cela comporte.

Enfin au sommet, il y a la communauté. La communauté exige évidemment la liberté comme la société mais en plus un autre élément important et c'est l'amour.

Ainsi par exemple la famille est l'exemple type de la plus petite communauté, car là, le mari et son épouse se sont choisis en toute liberté et se sont choisis par amour.

Ainsi aussi l'Eglise qui est la communauté des chrétiens, fils de Dieu, ayant donc le même Père : Dieu, et la même foi : la vie chrétienne.

Certes il faudrait nuancer tout cela mais pour ne pas compliquer les choses, j'ai simplifié. La masse où règne l'esclavage total, la société où règne la liberté et enfin la communauté où règne l'amour.

Evidemment il nous arrive aussi de faire partie de ces trois groupements. Par exemple quand nous suivons la mode ; nous faisons souvent partie d'un mouvement de masse. Quand nous adhérons à un syndicat, à une « Cuma », à un club, etc., nous faisons partie d'une société. Et quand nous sommes à l'église nous sommes dans une communauté.

L'homme n'est donc presque jamais seul, mais jamais il ne doit abdiquer sa personnalité. Le « je » ne doit jamais se fondre dans le « nous » et encore moins dans le « ils », car je le répète, et je l'ai dit plus haut, Dieu nous aime, Dieu m'aime « moi » personnellement et chacun de nous personnellement.

o o o

Cela nous amène tout naturellement à parler du problème de la faute collective, ou plus précisément de la solidarité collective. Il s'agit de savoir si nous sommes solidaires et donc jusqu'à quel point responsables dans le bien comme dans le mal.

Problème délicat et complexe.

Problème qui va de la réponse de Caïn : « Suis-je le gardien de mon frère ? » jusqu'à la punition du peuple juif par la faute d'un seul, le roi David ou à la punition d'un seul, le Christ, par la faute de tous les hommes.

Vous devinez déjà combien prudemment il faut avancer dans ces questions difficiles. Pour vous permettre d'y voir clair, il faut distinguer la faute morale et la faute juridique.

Je m'explique.

Devant Dieu, mon péché et donc ma responsabilité va très loin. Surtout dans la communauté-église, le chrétien a une grande responsabilité dans tout ce qu'il fait, aussi bien d'ailleurs dans le bien que dans le mal.

Ma conduite a une influence sur ceux qui m'entraînent. Si je leur donne le bon exemple, je les entraîne vers le bien, vers Dieu. Si je donne le mauvais exemple, je les entraîne vers le mal, vers le démon. Certes cela n'est pas automatique, car je l'ai souvent dit, l'homme est et reste toujours libre d'agir. Mais n'est-il pas vrai que nous nous laissons souvent influencer en bien ou en mal ?

Il suffit d'une pomme gâtée dans un panier pour que toutes les autres soient en danger de pourrissement. Tel homme dans telle commune peut faire un mal immense qui s'étendra à toute une génération. Tel autre aura un rayonnement immense et son influence bienfaisante améliorera tous ceux qui l'approchent. Un homme qui monte fait monter les autres, un homme qui s'abaisse, abaisse les autres et cela dans la mesure où il a davantage de responsabilités ou d'autorité.

Mais ici, faites bien attention. Seul Dieu est juge de toute ma responsabilité sur la conduite du prochain. Donc seul Dieu peut juger exactement de la culpabilité de chacun. Les autres, le prochain n'ont pas à me juger. Que savent-ils de moi ?

Il faut aller plus loin. Même s'il s'agit d'une faute précise, certes la société peut juger, mais seulement les conséquences extérieures de cette faute et les motifs extérieurs, et pas du tout ce qui se passe dans l'âme du coupable, disons plus justement de l'accusé, car intérieurement, je le répète, Dieu seul est juge. Cela est si vrai que la société peut porter un jugement et Dieu un autre, tout différent, car le regard de Dieu ne s'arrête pas à l'écorce mais va jusqu'au plus profond du cœur humain. Par exemple : tous les héros catalogués dans l'histoire ne sont pas tous des héros sur les registres divins. Et à l'inverse tous les condamnés de l'histoire ne sont pas tous des condamnés par Dieu. Et heureusement d'ailleurs.

Vous voyez combien il faut être prudent quand il s'agit de peser la responsabilité de quelqu'un.

Voilà pour la faute morale. Et maintenant au point de vue de la faute juridique ?

Là aussi grande prudence. Disons d'abord que la loi ne juge que l'extérieur car elle ne peut juger l'intérieur qui est réservé à Dieu.

La loi ne peut sanctionner que le délit vraiment constaté, sinon elle est injuste. Par exemple : punir toute une classe pour la faute de quelques élèves est une injustice flagrante. Par exemple : dire, comme je l'ai vu, que tous les français sont responsables de la mort de ces jeunes gens qui se sont suicidés par le feu il y a quelques temps, cela est une énormité. Ou encore dire que c'est la faute des chrétiens s'il y a des gens qui ont faim dans le monde. Faut pas pousser... Le châtement collectif est injuste et immoral.

Mais, et ceci est important, il peut arriver que j'ai à supporter les conséquences des fautes des autres ou que les autres aient à supporter les conséquences de mes actes. Ceci est une autre question. Par exemple les habitants d'un pays supportent les conséquences des actes de ses chefs en bien comme en mal. Oui, mais

je le répète, ce sont des conséquences, conséquences qui ne m'atteignent pas dans ma responsabilité personnelle et devant Dieu. Je ne suis pas coupable, certes, mais j'en supporte les conséquences.

Pourquoi ? Est-ce normal ?

Hélas oui pour la simple raison que je ne suis pas seul sur la terre, mais que je fais partie d'un groupement. Un exemple très simple fera comprendre. Les membres d'une famille supportent bien parfois les conséquences de l'inconduite du mari, alors qu'ils ne sont nullement coupables. C'est ce qu'on appelle la loi de solidarité. Mais il faut bien encore se rappeler que supporter les conséquences n'est pas synonyme d'être coupable.

o o o

Et cela, parce qu'il y a un fait incontestable : la liberté humaine. Tout le monde la réclame, tous se veulent libres. C'est le bien le plus précieux pour l'homme. C'est celui que l'on défend avec le plus d'acharnement, c'est celui qui donne toute la valeur aux autres biens. A quoi bon la richesse, ou le pouvoir, ou la beauté ou l'amour si je ne suis pas libre, si je suis un esclave.

C'est vrai que nous aimons la liberté et nous avons raison. Mais cela pose de multiples problèmes que nous allons examiner ensemble. Par exemple en face du bien et en face du mal, je prétends que je suis libre de choisir. Je dis que ce choix dépend de moi et de moi seul.

Par exemple, je dis que la vraie liberté consiste dans l'accord parfait entre la volonté de Dieu et ma volonté. Et donc que plus je dis oui à Dieu et plus je fortifie ma volonté. Et plus je dis non à Dieu, plus je me révolte contre Dieu et plus je deviens esclave de mes passions et du démon et donc plus je diminue ma liberté.

Par exemple devant l'échec par lequel s'est terminée la création de l'homme, au Paradis terrestre, je me prends à douter et je me scandalise. S'il est Tout-Puissant, comment Dieu, qui savait par avance que l'homme allait refuser de l'aimer, comment Dieu n'a-t-il pu empêcher ce refus de l'homme, cette désobéissance, ce péché, ce malheur et par le fait l'affront fait à son amour par ce refus de l'homme ?

Si Dieu est amour, s'il a créé l'homme par amour et pour que l'homme soit heureux, comment Dieu a-t-il pu permettre la chute et le malheur de la création qu'il aime ?

C'est là un grave problème et je pense le plus déroutant de tous les problèmes que nous devons nous poser. C'est le problème de la liberté, cette liberté qui est comme disait Péguy, « le mystère des mystères ».

Et déjà nous devons nous poser un premier problème : pourquoi l'homme est-il libre ? Car l'homme est libre. Et c'est ce qui lui permet de refuser d'aimer Dieu, de lui désobéir, et du même coup de se mutiler car alors il devient esclave des instincts.

La liberté est d'abord une faculté, un pouvoir de choisir entre les choses les plus opposées. L'Écriture le dit : « Au commencement, le Seigneur a créé l'homme et il lui a donné la liberté... Être fidèle dépend de son bon plaisir... Vie et mort, bien et mal sont devant l'homme, ce qu'il aura choisi, lui sera donné ». Ecclésiastes. 15/14-20.

Premier problème donc.

Puisque la liberté est un privilège si dangereux, pourquoi Dieu en a-t-il fait cadeau à l'homme ? Trois raisons justifient ce que Dieu a fait.

— Première raison. La liberté est une partie indispensable de l'intelligence. Dieu a créé l'homme libre, parce qu'il est intelligent.

Sans doute aurait pu créer un monde sans intelligence. Il aurait pu créer les minéraux, les végétaux et les animaux et s'arrêter là. L'homme, je l'ai déjà dit, par certains côtés, appartient aux règnes minéral, végétal et animal. Mais en plus, il est homme, c'est-à-dire un être intelligent et libre.

Donc Dieu aurait pu s'arrêter au règne animal, mais sans créatures intelligentes ce monde serait vide, stupide et qu'est-ce que Dieu en aurait fait ? On comprend alors que Dieu ait en plus créé des êtres intelligents et libres, semblables à lui et capables de comprendre les autres créatures minérales, végétales et animales, de les utiliser, et surtout d'entrer en communion avec Dieu créateur, capables donc de comprendre ce que Dieu faisait et pourquoi il le faisait.

Dans cet immense dialogue entre l'homme et les créatures, entre l'homme et Dieu l'intelligence joue un rôle, mais la liberté en joue un autre. En effet je peux choisir entre seulement dialoguer avec les autres créatures et refuser le dialogue avec Dieu. Je peux aussi choisir le seul dialogue avec Dieu et refuser les autres, ou encore dialoguer avec tous.

Et c'est précisément dans ce choix et ce risque de refus aussi que consiste la liberté. Un animal, un végétal, un minéral n'a rien à choisir, ni à refuser. Ils ne sont pas libres. Seul l'homme est libre parce qu'il est intelligent.

o o o

Deuxième raison qui justifie le cadeau de la liberté que Dieu a fait à l'homme. C'est l'amour particulier, privilégié que Dieu porte à l'homme. Si Dieu a créé l'homme intelligent, c'est pour qu'il puisse comprendre de quel amour Dieu nous aime. Ni un caillou, ni une plante, ni un animal ne peuvent connaître que Dieu est amour. Seul l'homme le peut, parce que seul il est intelligent.

Mais ce n'est pas tout, il y a plus et mieux.

Dieu en donnant l'intelligence à l'homme voulait non seulement que l'homme puisse connaître et comprendre l'amour que Dieu lui témoigne, mais aussi Dieu voulait que l'homme puisse répondre à cet amour par son amour pour Dieu. En plus simple, et c'est le titre que j'ai donné à ces articles : Dieu veut établir le dialogue avec l'homme ou mieux encore, Dieu veut que l'homme entre en communion avec Lui.

Et c'est là précisément qu'intervient la liberté. La réponse d'amour de l'homme à la question d'amour de Dieu ne peut se faire que si l'homme est libre. Sinon, elle n'a aucune valeur. L'amour se nourrit de liberté. Là, où il n'y a pas de liberté, donc de choix, il ne peut y avoir d'amour.

Nous ne sommes pas des robots chargés de dire à Dieu que nous l'aimons. Un disque le ferait mieux que nous ! Comment l'homme pourrait-il aimer vraiment Dieu, s'il n'est pas libre ?

Prenons des exemples, cela aide à comprendre. Sur quoi est basé l'amour dans le mariage ? Mais précisément sur le choix, la liberté. C'est parce que le mari a choisi sa femme qu'il l'aime et réciproquement. Vous savez les mariages de raison, on les appelle ainsi parce qu'ils ne sont pas raisonnables. L'argent n'est pas une base solide pour un mariage, car l'argent est sujet à dévaluation et l'amour avec.

Si une femme à la manière d'un robot, répète sans cesse et d'une voix quelconque, à son mari qu'elle l'aime, comment voulez-vous que ce mari croit à la réalité de cet amour ? Non, la femme qui aime vraiment son mari saura choisir la façon et le moment de le lui dire. Et donc, puisqu'il y a choix, il y a liberté, et donc amour vrai.

Pour Dieu, c'est pareil. Il attend, il mendie si j'ose dire, notre amour. Mais cet amour, à ses yeux et aussi aux nôtres d'ailleurs, n'aura de valeur que s'il est librement donné.

Péguy dit cela d'une belle manière dans le « Mystère des saints innocents ». Il fait parler Dieu. Ecoutez-le, je ne résiste pas au plaisir de le citer. « Un salut (un amour) qui ne serait pas libre, qui ne serait pas, qui ne viendrait pas d'un homme libre ne nous dirait plus rien...

« Qu'est-ce que ça voudrait dire ?... un salut d'esclaves, un amour d'esclaves, en quoi voulez-vous que ça m'intéresse ? Aime-t-on à être aimé par des esclaves ?...

« Dans ma Création animée, dit Dieu, j'ai voulu mieux, j'ai voulu plus. Infiniment mieux. Infiniment plus. Car j'ai voulu, la liberté, j'ai créé cette liberté même...

« Quand une fois on a connu d'être aimé librement, les soumissions n'ont plus aucun goût. Quand on a connu d'être aimé par des hommes libres, les prosternements d'esclaves ne vous disent plus rien...

« Etre aimé librement... c'est certainement ma plus grande invention ».

Voilà la deuxième raison pour laquelle Dieu a donné la liberté à l'homme. C'est pour qu'il puisse choisir de l'aimer ou de lui refuser cet amour.

Parce que je suis un homme, et un homme intelligent et libre, je comprends que Dieu m'aime et qu'il me demande mon amour d'homme libre et intelligent.

Je peux refuser cet amour à Dieu ou je peux le lui accorder et cela parce que je suis libre et c'est cette liberté d'agir qui fait la valeur et le prix de mon amour à mes yeux et aux yeux de Dieu.

o o o

Deuxième raison que Dieu avait de nous donner la liberté, je vien de vous la dire. Et voici la troisième raison.

Et cette troisième raison est importante. Quand Dieu créa la terre et le ciel et les végétaux et les animaux, il voulut couronner toute cette création par un chef-d'œuvre. Il pensa alors à l'homme. En effet par son corps l'homme résume toute la création et par son âme, où si vous voulez, par son intelligence et sa volonté, il ressemble à Dieu son créateur et maître.

Dieu est en effet infiniment intelligent et libre, il donna donc cela aussi en partage à l'homme, sa créature préférée, ici encore une fois, écoutons Péguy.

« Parce que moi-même je suis libre, dit Dieu, et que j'ai créé l'homme à mon image et à ma ressemblance, tel est le mystère, tel est le secret, tel est le prix de toute liberté. La liberté (dans l'homme) est le plus beau reflet qu'il y ait dans le monde de la liberté du Créateur ».

Réfléchissez un peu et vous le comprendrez. L'homme est libre et donc Dieu, le Tout-Puissant, qui d'un mot a fait le ciel et la terre, Dieu s'est en quelque sorte lié les mains devant l'homme. De toute sa petite taille, l'homme peut se dresser devant l'infini de Dieu et lui dire : non, Dieu pourrait d'un geste briser, écraser cet impertinent. Et il ne le fait pas. Et cela parce que l'homme est libre et que Dieu respecte cette liberté. Voilà qui est ahurissant. Jugez-en vous-même. Supposons que votre petit garçon se lève sur la pointe des pieds et vous crie « Je ne t'obéirai pas et je te méprise ». Il n'est nul besoin d'être prophète pour savoir ce que vous ferez. Et bien Dieu ne fait rien contre l'homme révolté car l'homme est libre. Et même Dieu va se surpasser : cet homme révolté, Dieu l'aime encore assez

pour lui envoyer son Fils unique et l'envoyer à la mort et à la mort de la Croix pour le sauver.

Et dire que certains voudraient nous empêcher de dire en parlant de Dieu : « Le Bon Dieu ». Mais qu'ont-ils dans le ventre ?

Oui l'homme est libre, et en définitive, malgré tous les risques que comporte cette liberté, mis à part l'amour avec lequel Dieu nous aime, c'est le plus beau cadeau que Dieu puisse faire à l'homme.

L'homme, dira-t-on, peut à cause de cette liberté mal tourner. Oui, certes, mais ce n'est pas la faute de Dieu mais celle de l'homme qui fait un mauvais usage de la liberté.

Un exemple encore ici. Le feu peut vous servir à cuire les aliments ou à détruire votre maison. Ne disons pas que le feu est mauvais, disons qu'il faut bien l'employer. Ne disons pas que la liberté est mauvaise, disons qu'il faut bien l'employer.

Cela diminue la puissance de Dieu ? Non et d'ailleurs il y a des choses que Dieu ne peut pas faire et cela ne le diminue en rien. Dieu par exemple, ne peut pas cesser d'être Dieu, ni faire qu'un cercle soit aussi carré, ni qu'un bâton n'ait qu'un bout, ni faire le mal, etc.

Dieu ne peut pas créer un homme libre et faire ensuite comme s'il n'était pas libre.

o o o

Nous avons vu pourquoi Dieu avait donné la liberté à l'homme. Il nous reste à voir maintenant pourquoi Dieu a permis à l'homme de mal user de cette liberté et donc en définitive de lui faire du mal et de se faire du mal.

La solution de ce problème se trouve dans notre volonté. Pourquoi donc en fait Dieu a-t-il créé l'homme ? Non pas pour lui, car Dieu se suffit à lui-même. Il n'a besoin de personne pour être Dieu et en Lui il trouve tout ce qu'il désire.

Dieu a créé l'homme parce que Dieu est bon et pour que l'homme soit heureux, qu'il partage le bonheur que Dieu possède en plénitude. Mais ce bonheur Dieu n'a pas voulu le lui donner de suite, car l'homme ne l'aurait pas apprécié à sa valeur initiale. Ce bonheur, l'homme ne l'aura qu'après un temps plus ou moins long passé sur la terre.

Et c'est précisément pendant ce temps sur terre, donc pendant ce temps où il ne possède pas encore le bonheur qui lui est destiné que l'homme devra user de sa liberté. Il en usera bien et il parviendra à ce bonheur, ou il en usera mal et il ratera son bonheur et souvent dès cette terre.

Car si Dieu a fait ce cadeau à l'homme et nous avons vu pourquoi il devait le lui donner, à quoi cela servirait-il si l'homme ne pouvait pas l'utiliser ? Dieu alors se serait moqué de l'homme. Et c'est impensable.

Donc l'homme libre devra utiliser sa liberté. Oui, mais il y a un risque. C'est vrai, mais s'il n'y avait pas

de risques, il n'y aurait pas de liberté et donc pas d'homme, mais un animal ou un robot.

Je vous l'ai déjà dit, la liberté en elle-même n'est pas mauvaise. Cela dépend de l'emploi que j'en fais. L'Écriture le dit : « Vie et mort, bien ou mal sont devant l'homme. Ce qu'il aura choisi lui sera donné ».

D'accord, direz-vous, mais pourquoi l'homme choisit-il ce qui lui fera du mal, lui enlèvera ce bonheur auquel il aspire ?

Pourquoi ? Pourquoi la volonté utilise-t-elle mal cette liberté que Dieu lui a donnée ?

La solution de ce problème, dérivé du premier que nous avons posé, se trouve dans l'intelligence.

En effet quel est le but de notre intelligence ? C'est de bien choisir les moyens qui nous donneront le bonheur auquel nous sommes destinés. C'est encore, si vous voulez, d'éclairer notre volonté afin qu'elle utilise bien la liberté que Dieu lui a donnée pour parvenir au bonheur.

Si donc l'intelligence soit par ignorance, soit par erreur aiguille mal la volonté, alors tout se détraque. La volonté choisit mal, utilise mal la liberté et donc rate le bonheur qui était promis à l'homme.

Alors pourquoi l'intelligence est-elle parfois dans l'ignorance ou dans l'erreur ? D'abord parce que la vérité, objet de l'intelligence, n'est pleinement obtenue que par Dieu. Notre intelligence est nécessairement limitée car nous ne sommes pas Dieu, et donc peut ou ignorer ou se tromper.

Mais pourquoi notre intelligence est-elle limitée ? Parce que créée, parce qu'elle refuse de voir, parce qu'elle est malade, parce qu'elle est mal enseignée par ceux qui doivent l'enseigner, etc...

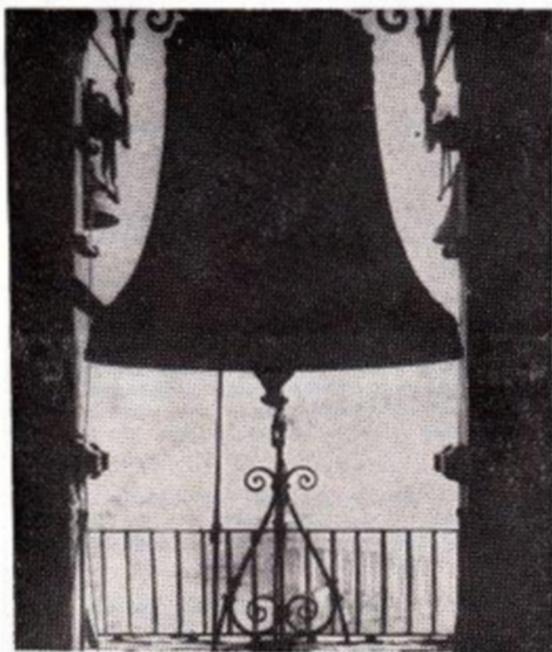
D'où l'importance de bien instruire, de bien enseigner notre intelligence. Et là, il faudrait parler du problème de l'instruction et de l'éducation tant civile que religieuse. Mais cela nous entraînerait trop loin. Nous verrons plus tard, si Dieu veut...

Et d'ailleurs avons-nous résolu le problème posé ? A mon avis, on a reculé le problème tout simplement. Alors c'est l'impasse ? Ici, je le dit tout net : Oui, pour ceux qui ne croient pas en Dieu.

Mais, non, pour ceux qui y croient, pour nous donc, car alors nous plongeons en plein mystère pascal. Je m'explique. Dieu a donné la liberté à l'homme. L'homme a mal utilisé cette liberté. Alors Dieu a envoyé son Fils et ce qu'il a fait et ce qu'il fera sont choses plus merveilleuses encore. Saint Paul le dit et je terminerai pour cette fois par là : « Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé ». Et dans une belle prière de la messe aujourd'hui hélas disparue dans la nouvelle liturgie on disait : « O Dieu qui avez créé l'homme admirable et qui l'avez restauré d'une manière plus admirable encore... ».

La solution, ne serait-elle pas dans notre amitié avec Dieu ? Nous le verrons par la suite.

(A suivre).



Des millions d'hommes, écrasés de misère, rêvent d'un gigantesque incendie qui purifierait le monde de toutes les injustices et permettrait la construction de la société idéale. Ce serait le Grand Soir ! Le Cambodge, depuis une certaine victoire des Kmers Rouges, sait ce que cela veut dire...

Pâques n'est pas le grand soir, mais le GRAND MATIN !

Il y eut d'abord le premier matin du monde, l'explosion primordiale, l'immense feu d'artifice qui projeta dans l'espace soleils et planètes, étoiles et galaxies.

~~~~~  
par Laurent CHAMAYOU  
~~~~~

Puis ce fut le matin de la vie, il y a des milliards d'années, ce premier frémissement au bord de la margite des océans, où bouillonnait la soupe primitive.

Et la vie prit son élan, multipliant les formes, allant vers toujours plus de complexité jusqu'à ce que jaillissent, un matin merveilleux, la conscience et la liberté, l'amour et l'esprit.

Mais paradoxalement, la vie se nourrit de la mort, progresse et se renouvelle par la mort, ce qui a fait dire à un savant biologiste que la mort était la plus belle invention de la vie.

Seulement, au cœur de l'homme, il y a un appétit de vivre qui lui donne le sentiment que son destin n'est pas la mort.

Et Jésus-Christ est venu, un homme de notre race, qui est rentré, comme tous les hommes avant lui, dans les profondeurs de la mort, qui a été enfermé dans un tombeau. Mais au matin de Pâques, des hommes et des femmes ont eu l'expérience que Jésus était vivant, qu'il avait vaincu la mort !

Quelle bonne nouvelle ! Quel beau matin !

N'AYEZ PAS PEUR !

« Ne crains rien ! C'est moi, le Premier. Le vivant ! J'ai été mort et me voici. Vivant pour les siècles des siècles ! ». Cette nouvelle, sous cette forme ou sous une

PAQUES

Le grand matin !

autre, les disciples de Jésus l'ont reçue en pleine figure, alors qu'ils étaient découragés, vaincus, tenaillés par la peur... Revigorés dans leur foi, ils ont joué leur vie sur cet événement et sont partis l'annoncer au monde.

Aujourd'hui, notre monde aussi connaît la peur : pollution, danger atomique, démographie galopante, course aux armements, incapacités à maîtriser l'économie, chômage, violences, étranglement des libertés, tortures et vide effrayant de sens et de certitudes.

Mais le ressuscité de Pâques nous rassure : « N'ayez pas peur » ! Il est arrivé quelque chose à la mort, aux puissances de distorsion et aux forces du mal ! En ce grand matin, le destin du monde a basculé, une brèche a été ouverte dans notre prison.

Au bout de la nuit, il n'y a plus la nuit mais l'aurore.

Au bout de la mort, il n'y a plus la mort, mais la Vie, l'irruption dans une conscience humaine de l'éternelle tendresse de Dieu !

LES AVENUES DE LA RESURRECTION

Parce que Jésus-Christ est Vivant et qu'il reste toujours avec nous, toutes nos routes humaines, les belles allées et les chemins de traverse, deviennent avenues de la résurrection.

Pour le disciple du Christ qui vit son existence quotidienne comme une offrande d'amour à Dieu et à ses frères, il n'y a pas de situation sans issue. Le Seigneur, avec de la mort fait de la vie, avec des ténèbres fait de la lumière, et même de nos péchés reconnus et regrettés tire une grâce de redépart, comme cela arriva à la femme adultère de l'Evangile et à tant d'autres...

Le Christ ressuscité est l'avenir du monde et Pâques son Grand Matin !

Cette conviction, elle brille — on en a des preuves émouvantes — au plus épais des ténèbres que l'athéisme officiel entretient au cœur des peuples de l'Union Soviétique. C'est pourquoi là-bas, on recopie à la main les pages d'Evangile, on achète l'Evangile au marché noir !... Et cela pour pouvoir mieux connaître la bonne nouvelle : Dieu aime les hommes et les a créés pour la Vie.

N'est-ce pas un de leurs grands poètes, Boris Pasternak, qui mettait sur les lèvres du Christ ces paroles d'espérance :

« Je vais mourir, mais au troisième jour, je renaîtrai !

Et comme les radeaux au fil de l'eau

Les siècles nageront vers ma lumière... ».

"Réussir Sa vie"

CINQ CONFÉRENCES ENREGISTRÉES
DE MARCEL CLEMENT
QUI VIENNENT DE SORTIR

1 LA VIE INTELLECTUELLE

De l'homme à quatre pattes à l'homme debout

Le regard de notre intelligence est souvent étroit, myope et superficiel. Il est étroit parce que nous ne voyons dans les autres et dans les choses que ce qui nous plaît. Il est myope parce que nous nous collons le nez à ce qui change dans le présent. Il est superficiel parce que nous nous arrêtons aux aspects chatoyants de la réalité. Mais une intelligence équilibrée voit large, voit loin, voit en profondeur... Comment atteindre cet équilibre ?

2 LA VIE AFFECTIVE

Ce n'est pas un jeu pour rire que d'aimer

Nous sommes en pièces détachées. Le corps dans ses affections, la sensibilité dans ses désirs, l'âme dans ses élans n'arrivent pas à s'équilibrer. Et, homme ou femme, nous dissimulons ces échecs de notre équilibre. Mais l'homme a été pensé de toute éternité par une intelligence qui a voulu inscrire dans la matière le mystère insondable de l'Amour divin. S'il n'y a pas en nous des choses qui doivent avoir honte d'autres choses, quelle est la solution pour que l'homme qui est né de l'Amour et fait pour l'Amour ne vive plus en pièces détachées.

A QUOI SERVENT LES CASSETTES ?

A être écoutées, d'abord personnellement. Marcel Clément livre dans ses conférences des trésors de compréhension humaine et chrétienne de l'homme. Des trésors qui se disent et qui ne s'écrivent pas.

Ceux qui, jeunes ou moins jeunes ne savent pas encore, ou ne savent plus ce qu'ils sont, ceux qui sont à la recherche d'eux-mêmes, ceux qui, dans leurs tâches de parents ou d'éducateurs sont placés près de jeunes qui doutent et qui se demandent pourquoi ils sont ainsi faits, ce qu'ils font sur cette terre, où ils vont, ceux qui en ont « marre » ou ceux qui ne savent plus trouver les mots pour reconforter ceux qui en ont « marre »... Ceux-là trouveront dans la deuxième série des conférences, toute la nourriture intellectuelle et spirituelle pour donner à manger à l'âme qui a faim et soif. Et beaucoup de jeunes ont faim et soif !

A être écoutées en groupe. La reproduction techniquement améliorée de cette année le permet sans difficulté. C'est une occasion de commencer une micro-chrétienté de jeunes ou d'amis. Et si après l'écoute de la conférence, les échanges d'idées sont trop vifs, les discussions trop difficiles, écrivez-nous ; nous répondrons à vos questions.

A être offertes en cadeau à votre ami prêtre, à un étudiant qui ne tourne pas rond ou qui a soif..., à une personne qui ne peut plus lire, à un missionnaire, à un couvent...

DES CASSETTES :

CA S'ECOUTE PARTOUT
MEME EN AUTO !

3 LA VIE ACTIVE

« Suaviter et fortiter »

Lorsque nous agissons, nous obéissons. Mais à qui obéissons-nous ? A la pure délectation de notre volonté qui, comme Gide, savoure en elle-même sa décision ? Ou, comme Freud l'enseigne, n'obéissons-nous qu'à nos passions ? Agissons-nous dans la conception croissante de la vérité de notre vie ? Réalisons-nous nos décisions dans la dureté d'une volonté qui n'admet pas qu'on la dérange ou dans la mollesse d'une politique du « chien crevé au fil de l'eau » ? L'équilibre de notre vie active n'est pas facile. Où est la solution ?

4 LA VIE SURNATURELLE

Le désert et l'oasis

La Foi est un scandale pour l'intelligence. L'Espérance est un scandale pour la volonté. La Charité est un scandale pour le cœur. Pour éviter d'être crucifié par le scandale, le chrétien transforme souvent la vie surnaturelle en une efficacité mécanique, en une magie. On met un cerge... On réussit ses examens. Mais la vie surnaturelle consiste à croire à une nouvelle forme d'efficacité. Comment ouvrir son cœur à l'efficacité de la vie divine ?

5 L'UNITE DE L'HOMME

Dictature, démocratie ou monarchie de soi-même

Qu'est-ce que l'homme ? Il a un Tête, une Volonté, des Appétits. Mais son unité pose un problème. Au long des siècles, l'homme tente de faire son unité par rapport à un type historique. Il est tour à tour chevalier du Moyen Age ou homme de la Renaissance. Ou encore il est l'honnête homme ou le romantique ou l'existentialiste de Saint-Germain-des-Près ou le casseur des années 68, modèle révisé 1977. Mais l'unité de l'homme résulte d'une politique intérieure. Laquelle ? La dictature ou la démocratie de soi-même ? Ou encore la monarchie ? Si une monarchie laïque de soi-même est impossible, pourquoi ne pas tendre vers une monarchie qui donne à Jésus-Christ le pouvoir royal de toute sa personne ?

BON DE COMMANDE

Veillez m'adresser série (s) des six conférences de Marcel CLEMENT, enregistrées sur six cassettes d'une heure trente au prix de 100 francs, soit francs. (les cassettes ne sont pas vendues séparément) plus emballage et expédition 5 francs, soit francs.

MONTANT TOTAL francs.

que je joins sous cette même enveloppe par chèque bancaire O — virement postal O — mandat lettre O.

NOM Prénom

Adresse

Ville ou commune

Code postal

Signature :

GUERRE SUBVERSIVE ET GUERILLA

par le Général d'Armée (E.R.) Raoul SALAN

Médaille militaire

Grand-croix de la Légion d'Honneur

Ancien Commandant en Chef en Indochine et en Algérie

Président d'honneur des anciens combattants
de l'Union Française

Je remercie le « Bulletin de la Société militaire de Genève » de m'avoir fait l'honneur, à l'initiative du major Jean-François Rochette, de publier dans ses numéros de décembre 1976, des extraits de mon ouvrage « Indochine rouge », le message d'Ho Chi Minh ».

Ceci me donne l'excellente occasion de faire compliment au Corps militaire suisse dans son ensemble, active et réserve, de s'intéresser si complètement à ces formes de guerre qui sont terribles. Je dis aussi que je regrette et déplore que trop de pays dits « libres », la France y compris, ne prêtent aucune attention à cette méthode d'intoxication des masses.

La panacée de nos stratèges est essentiellement la guerre nucléaire, la dissuasion, comme ils se plaisent

à le déclarer. Certes la guerre nucléaire détruit les corps, les terrains; mais la guerre subversive est plus grave car elle démolit les cerveaux et déprave les âmes. C'est la fin de toute civilisation humaine, ce qui est plus tragique que la mort tout court.

Mais qu'est cette guerre subversive ?

C'est par des procédés savamment orchestrés la destruction de la structure familiale, donc de toute société, c'est la démoralisation, c'est la dissolution de l'opinion publique par l'intérieur, c'est la dégringolade de la culture occidentale, c'est une lente décrépitude, c'est l'abolition de l'idée de Patrie; plus d'instruction civique à l'école; c'est la négation de toute foi religieuse, entreprise à laquelle se prêtent malheureusement quelques cléricaux.

C'est toute une jeunesse qui n'a plus d'idéal et qui, trompée par des maîtres inconscients ou pervers et sensible aux mythes de la révolution culturelle, recourt à des paradis artificiels, croyant ainsi s'évader de la vie dont on l'empêche de jouir sagement, car on lui apprend que la civilisation et les traditions n'existent plus. Je considère la drogue qui anéantit trop de jeunes à l'heure actuelle comme un moyen d'action de la guerre subversive. La plus grande quantité de ce poison ne provient-elle pas, en fait, du Sud-Est asiatique ?

La guerre subversive détient un dynamique pouvoir destructeur par son esprit de division, de désagrégation, de remise en cause perpétuelle de tout, par son esprit de discorde et de haine.

Conventions, traditions sociales, fidélités provinciales, héritages familiaux, propriété, structures de l'Etat, tout doit être désagrégé. Ce travail se fait avec efficacité de nos jours et, petit à petit, nos cadres et nos lois sont anéantis. C'est donc un Etat sans vie, dont toutes les traditions ont disparu, qui, gangréné de la sorte, est incapable de résister à toute agression de l'Etat destructeur.

Les chars rouges sont à nos portes. L'Europe sera envahie en quatre jours, sans aucun esprit de résistance, car elle est vaincue d'avance dans sa léthargique impuissance. La bombe atomique, dans ces conditions, ne sera pas utilisée, et les U.S.A. assisteront à ce spectacle, car le président Jimmy Carter n'osera pas détruire physiquement notre continent avec ses bombes apocalyptiques.

Les enseignements de la guerre d'Indochine et de la guerre d'Algérie sont là pour en porter témoignage.

En Indochine, nous nous sommes battus loin de notre pays, nous nous sommes fait tuer par ordre, tandis qu'à Paris on nous poignardait dans le dos. « Salle guerre », tel était le leitmotiv des tenants de la guerre subversive.

En Algérie, où le continent était pourtant engagé, la France a abandonné, au cours d'accords monstrueux signés à Evian par des incapables, cette province construite de la main de ses pionniers.

J'ai été le commandant en chef de ces hommes, j'ai lutté jusqu'au bout, car ces abandons répétés étaient la marque d'une faiblesse devenue congénitale, et qui désormais enserrait notre pays et fait tache sur l'Europe.

C'est pourquoi, devant cette menace qui va tout détruire, j'ai lancé dans « Indochine rouge » un cri d'alarme et je suis gré à mes amis suisses de s'en être fait l'écho.

P.S. — Cet article a déjà paru dans le numéro d'avril 1977 du « Bulletin de la Société militaire de Genève » et dans « Le combattant d'Indochine et de l'Union française » (mai, juin, juillet 1977).

Bel-Abbès (suite)

Je ne serais pas complet, si je ne disais pas un mot des communautés religieuses de la ville.

Les Religieuses Trinitaires établies à Oran, arrivèrent à Bel-Abbès en octobre 1851, et furent chargées des écoles communales (actuellement Ecole Carnot) jusqu'à la loi de laïcisation de 1880.

Elles allèrent alors se fixer dans l'immeuble qu'elles occupent encore rue Chabrière et qu'elles avaient fait construire en 1878. Elles y ouvrirent un pensionnat, un externat et un asile pour les tous-petits.

Elles furent à nouveau menacées en juin 1913, en exécution du décret du 11 juin 1909. Préservées par les événements de 1914, elles continuent leur travail en silence, mais en profondeur auprès de la population féminine de la cité.

Parmi les vieilles et vénérables figures du vieux Bel-Abbès, compte au premier rang, la sœur Théoduline. Elle a élevé depuis 1869 jusqu'à sa mort quatre générations, et cela avec une sollicitude et une bonté proverbiales. Voici d'ailleurs la transcription d'une plaque commémorative qui se trouve dans la cour de « la rue Cabrière ».

« A la mémoire de sœur Théoduline, chevalier de la Légion d'honneur, qui éleva quatre générations à Sidi-bel-Abbès. Ses anciens élèves reconnaissent ».

Sœur Théoduline fut décorée de la Légion d'honneur en 1930. C'est Mgr Durand, en présence de la municipalité et d'une foule immense d'amis, qui épingla la croix sur l'habit de l'humble religieuse, le 7 juin 1931.

Les Trinitaires sont encore à la Clinique Régnier et à l'Ecole Fénélon, dont je parlerai plus loin.

Il y avait aussi — je dis avait, car elles n'y sont plus — les Religieuses des Sœurs du Bon Secours. Elles n'étaient que trois et occupaient la maison qui est actuellement le dispensaire Saint-Vincent, rue Mogador. Elles s'occupaient surtout des malades et les visitaient à domicile.

Il y avait encore — je dis avait encore, car ils n'y sont plus — les Frères des Ecoles Chrétiennes. Ils s'étaient établis à Oran en 1854. La même année le Colonel Rouxeau demandait à Mgr Pavy d'en envoyer quelques-uns à Bel-Abbès aussi. Ils arrivèrent en 1855.

Quatorze frères devaient être aussi victimes du décret de 1909. Ils furent chassés en 1911, laissant partout le meilleur souvenir. Ils occupaient l'immeuble tenu actuellement par les Trinitaires, à l'Institut Fénélon.

Mgr Bessière, alors curé de la paroisse, employa tout son zèle à compenser le départ des religieuses et des frères par la fondation d'établissements libres.

La création d'une « Société des Ecoles Libres » aboutit, grâce à la générosité des colons, à l'ouverture de l'Institution Fénélon et de l'Ecole de Sonis, qui sont aujourd'hui très prospères et ont une renommée départementale.

L'Ecole de Sonis, aux bâtiments vastes et pratiques, est une école secondaire surtout, pour les jeunes gens. Après diverses vicissitudes, que je ne rappellerai pas, elle est aujourd'hui dirigée par une équipe jeune et dynamique. Ce sont les RR.PP. de Bétharram qui dirigent cette maison d'études et de formation. Ils éduquent actuellement les enfants âgés de 4 ans jusqu'à l'âge du premier baccalauréat.

L'Institution Fénélon, située dans l'ancienne maison des Frères des Ecoles Chrétiennes, est ouverte aux jeunes filles depuis 1913. Cette école d'abord paroissiale avec Mgr Bessière (tout comme aussi Sonis) a été confiée aux Trinitaires en 1923. La maison a été modernisée et considérablement agrandie.

Je n'aurais garde d'oublier les Religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition qui soignent inlassablement et avec une bonté discrète mais efficace les malades hospitalisés à l'Hôpital-Hospice de Sidi-Bel-Abbès.

Voilà quelques notes que j'ai glané de-ci de-là, soit dans les livres ou revues, soit de vive voix, et qui vous aideront à aimer le vieux Bel-Abbès.

FIN

« Le Flaneur ».
(Pour copie conforme).

Prière à la Sainte Vierge

Dans notre « Khémia », numéro 32, 1977, nous avons mis une prière très efficace contre les démons. Mais elle n'est pas complète. Grâce à l'amabilité du Père Gilet, ancien supérieur de Sonis à Bel-Abbès et actuellement aumônier des Religieuses Servantes de Marie, à Anglet, nous vous donnons ci-dessous la prière authentique et complète.

Le 13 janvier 1863, une âme, accoutumée aux bontés de la Très Sainte Vierge, crut voir les âmes des démons répandus sur la terre, y causant des ravages inexpriables. En même temps, l'Auguste Mère de Dieu lui dit que l'heure était venue de la prier comme Reine des Anges et lui dicta la prière « Auguste Reine ».

Sous l'impulsion du vénérable Père Cestac, cette prière s'est répandue dans tout l'univers catholique, accompagnée partout de faveurs extraordinaires. Le Père Cestac est le fondateur des Servantes de Marie.

En 1863 un premier tirage de 500 000 exemplaires fut accueilli avec empressement et favorisé de grâces extraordinaires. Réimprimée sans cesse depuis lors par le Monastère de Notre-Dame du Refuge, enrichie d'indulgences par Léon XIII et Saint Pie X, traduite en diverses langues, cette prière est, dans l'univers catholique, une des formules populaires de la dévotion à la Très Sainte Vierge.

PRIERE DE LA VIERGE

Auguste Reine des cieux et maîtresse des Anges, vous qui avez reçu de Dieu le pouvoir et la mission d'écraser la tête de Satan, nous vous le demandons humblement, envoyez les légions célestes pour que, sous vos ordres, elles poursuivent les démons, les combattent partout, répriment leur audace et les refoulent dans l'abîme.

Qui est comme Dieu ?

O bonne et tendre Mère, vous serez toujours notre amour et notre espérance.

O divine Mère, envoyez les Saints Anges pour me défendre et repousser loin de moi le cruel ennemi.

Saints Anges et Archanges,
défendez-nous, gardez-nous.

300 jours d'indulgences
(PIE X, 8-VI-1908)

On peut demander cette prière de ma part et l'imagé qui l'accompagne à Notre-Dame du Refuge, aux Religieuses Servantes de Marie.

« Refuge Notre-Dame, promenade Barre, 64600 Anglet ».

Encore merci au Père Gilet.

Discours du Pape

Le 5 décembre 1977, Paul VI adressait aux évêques de l'Est de la France un important discours où il résumait ses vues sur le catholicisme en France à la lumière des multiples visites des évêques de ce pays tout au long de l'année 1977. C'est donc un résumé. Il a eu

un très grand retentissement. Je vous engage à lire et relire très attentivement cet important discours. Je pense que Paul VI a vu juste et remet pas mal de choses à leur vrai place qu'elles n'auraient pas dû quitter. Jugez vous-même...

Eglise de France

SUR LE CATHOLICISME FRANÇAIS LA RESPONSABILITE DE L'EVEQUE APPEL A LA SAINTETE

Chers frères dans le Christ,

Vous savez avec quels sentiments d'affection et quelle volonté d'encouragement nous avons accueilli vos confrères de l'Episcopat français au cours de leurs visites « ad limina ». Nous avons d'ailleurs été sensible au témoignage que le président de votre conférence a bien voulu en donner tout récemment à Lourdes. Oui, nous avons la simplicité de vous le confier : nous aimons profondément tous nos frères les évêques, si nombreux, si divers et si unis. Les recevoir constitue l'un de nos premiers devoirs et l'une de nos plus grandes joies. C'est le charisme de Pierre qui s'exerce, celui du frère aîné qui réfléchit avec ses frères, celui du père entouré de nombreux enfants.

Notre demeure, notre cœur, tout ce que nous sommes est à vous en ce moment. Notre communion à vos charges pastorales n'est pas un vain mot. Nous rejoignons vos diocèses de l'Est : Besançon, Dijon, Metz, Nancy, Saint-Claude, Saint-Dié, Strasbourg et Verdun. Leur visage nous est devenu plus proche et plus précis grâce à vos rapports quinquennaux rédigés avec un soin qui dénote votre passion de l'évangélisation.

Nous serions tenté de vous dire que nous avons déjà exprimé l'essentiel de ce que nous tenions à confier aux évêques de France, lors des huit visites qui ont précédé la vôtre. Tant de problèmes se recourent du nord au sud et de l'est à l'ouest.

Aujourd'hui, il nous est apparu que nous pourrions résumer nos impressions générales sur le catholicisme français, méditer avec vous sur la mission épiscopale et adresser, à travers vous, un appel personnel aux diverses catégories du peuple de Dieu confié à vos soins, aux forces apostoliques, réelles ou en germe, que recèlent vos diocèses et que décrit en détail votre rapport régional.

I. — SUR LE CATHOLICISME FRANÇAIS

Depuis quelques temps, nous avons donc eu bien des occasions d'évaluer la vitalité du catholicisme français. Nous avons senti la loyauté, le zèle et l'espérance pascale de nombreux pasteurs, mais aussi leurs préoccupations, leurs souffrances, osons le dire : une certaine lassitude.

Pourquoi le taire, puisque vous aimez l'authenticité ? Depuis la deuxième guerre mondiale, l'Eglise qui est en France, traverse comme d'autres, une crise profonde, et manifeste, dans cette mutation, une certaine fatigue spirituelle. Ce n'est pas le moment de retracer ici la genèse de la situation actuelle. En simplifiant à l'extrême, évaluons pour le premier quart de siècle, la période des « œuvres » marquée par un souci de préservation ; ensuite la période de l'éclosion de l'action catholique, participation ardente à l'apostolat hiérarchique, temps des conquêtes espérées. Ces périodes étaient aussi celles du réveil, de la conversion, de grandes personnalités catholiques s'imposant par la rigueur de leur pensée, par la profondeur de leur engagement spirituel et apostolique : nous avons personnellement gardé un attachement admiratif pour nombre d'entre eux.

La période présente ne manque pas d'aspects positifs. Avec raison, on se montre très sensible à l'incroyance. On se préoccupe spécialement de rejoindre le monde des travailleurs et des pauvres. Et aussi de faire face à la mutation culturelle qui affecte la foi de beaucoup, des milieux scientifiques aux plus jeunes générations. Tout cela est évangélique. A condition de ne pas laisser pour compte la masse des fidèles, qui ont un rythme différent, et qui, de toute manière, ont besoin, eux aussi, de ministère pastoral et de structures qu'il importe de rénover plutôt que de supprimer : paroisses, séminaires, couvents, mouvements spécifiquement catholiques.

II. — LA RESPONSABILITE DE L'EVEQUE

Attachons-nous un instant à votre fonction épiscopale. Plus les temps sont difficiles, plus les chrétiens doivent pouvoir s'appuyer sur le roc. L'évêque, jadis plus dis-

tant, est devenu très proche de son peuple. Qui nierait le bénéfice de cette proximité, de cette simplicité, de cette écoute ? Pourtant, l'évêque doit éviter de se laisser totalement absorber par les « partages » qu'on exige de lui. Il arrive qu'ici ou là, des prêtres et des laïcs demandent trop à leurs évêques, et surtout l'évêque doit garder sa personnalité de guide, évitant de se laisser mettre en condition par les interlocuteurs d'aujourd'hui, de fléchir devant les impressions du moment. Pourquoi ? Parce qu'il est, à un titre spécial, le témoin de la fidélité à l'Eglise, aussi loin qu'elle s'enracine dans le passé, et le pasteur chargé de voir où, à long terme, il doit mener les brebis. Les critiques, certes, ne lui seront pas épargnées, mais il aura au moins la satisfaction d'avoir accompli sa mission d'apôtre : c'est en cela que réside le prestige de son ministère.

Nous retenons pour vous deux fonctions fondamentales : docteur de la foi et bâtisseur d'unité.

DOCTEUR DE LA FOI

C'est d'abord dans le domaine de la foi que vous exercez la mission de docteur, de guide. Cela suppose pour vous la liberté de penser, de lire, de méditer personnellement et d'écrire, cela suppose aussi le concours de vos prêtres, l'aide de théologiens qui soient vraiment des **Maîtres** de doctrine, et leur conseil d'experts qui doivent demeurer à leur place, dans leur compétence. Les **bureaux** spécialisés sont à votre service : leur apport qualifié laisse entière la nécessité de votre vision d'ensemble et de votre responsabilité. Ainsi vous pouvez dispenser la nourriture solide dont le Peuple de Dieu a besoin — la recherche continue ne tient pas lieu de doctrine — et aider au discernement nécessaire des initiatives.

BATISSEUR D'UNITE

Vous êtes appelés aussi à construire l'unité. Nous-même avons reconnu, à certaines conditions, le bienfait de communautés ecclésiales de base à dimensions plus humaines (cf. Exhortation apostolique *Evangelii Nuntiandi*, n. 58). Mais actuellement les familles catholiques ont tendance à fabriquer des clans dans l'Eglise, qui hésitent à communiquer et à communier sur l'essentiel. Dans le même temps, on nourrit avec raison des projets d'œcuménisme, on veut travailler au rapprochement et à l'unité des peuples. « Médecin, guéris-toi toi-même ». Cette unité doit commencer entre catholiques, entre forces sacerdotales et apostoliques de la paroisse, du diocèse, de la région, et elle doit se faire autour des évêques. Nous savons le zèle que vous y déployez.

Déjà, entre vous, vous poursuivez un travail communautaire intense, aux plans de la région et de la conférence épiscopale. L'assemblée de Lourdes est chaque année l'occasion de révisions de vie fraternelles et d'engagements communs sur les grands objectifs pastoraux. Que ce soit pour tous vos fidèles, en quête de vérité et d'unité, une source de réconfort et de lumière.

III. — APPEL A LA SAINTETE

Mais vous n'êtes pas seuls. Plus de cinq mille prêtres coopèrent à votre charge de l'Évangile dans votre région de l'Est. Vous leur transmettez votre intime conviction : évêques et prêtres de ce temps sont plus que jamais appelés à la sainteté. La sainteté ne saurait supprimer les qualités humaines, la formation permanente et toutes les techniques apostoliques, mais elle les transcende ; elle reste la médiation la plus courte et la plus étonnante pour faire rencontrer Dieu. L'Eglise a surtout besoin de pasteurs qui brillent par leur sainteté. Ce sont de tels prêtres qui peuvent éveiller un projet de vie sacerdotale chez les jeunes d'aujourd'hui, car bien des jeunes — les preuves ne manquent pas — sont capables de vivre le sacerdoce tel que l'Eglise latine le conçoit.

Aux prêtres, que nous appelons volontiers nos amis, à la suite du Christ, nous disons : n'ayez pas peur. Relevez la tête. Vous avez le mérite d'affronter plus que d'autres l'indifférence religieuse et vous en souffrez. Mais votre vie donnée au Christ demeure votre chance. Soyez vous-mêmes. Appréciez votre sacerdoce, la confiance

que vous fait l'Eglise, la grâce incomparable que vous donne le Christ de participer à sa mission. Ravivez le don spirituel qui est en vous (Cf. 1 Tm 4, 14).

Aux dix mille religieux et religieuses de vos diocèses, qu'ils soient dans les cloîtres ou qu'ils participent à l'apostolat, nous disons : ne craignez pas d'être reconnus partout comme disciples de Jésus-Christ : le monde chrétien, le monde indifférent ou athée ont besoin de témoins qui s'affirment tels. Investissez vos talents en priorité dans des tâches d'apostolat ecclésial : il y a tant de travail pour les **ouvriers** dont parlait Jésus pour sa mission. Maintenez un grand esprit de famille et donc de communauté digne de ce nom, où, à travers des expériences sans doute différentes, religieux et religieuses témoignent d'unité et de charité. Ce serait une erreur de délaisser ce témoignage communautaire, inhérent à la vie religieuse. La relève des vocations préoccupe sans doute gravement chacun et chacune : si les jeunes ont pu être éloignés par un certain style de vie que le concile Vatican II vous a invités à renouveler, les adaptations excessives ne les attirent pas davantage, si elles sont des concessions à l'esprit du monde. Puissent-ils rencontrer en vous des passionnés de Jésus-Christ et de son œuvre : sachez bien l'admiration et la confiance du Pape.

Aux laïcs chrétiens de vos diocèses, nous disons : aimez l'Eglise, soyez heureux et fiers de travailler, en elle, à ce que l'Évangile pénètre les réalités familiales, professionnelles, sociales. Que les militants gardent leur dynamisme apostolique, articulé sur une vie de foi approfondie, sans laquelle leur engagement aurait la fragilité et la partialité des entreprises purement humaines. Que leur action soit catholique, ecclésiale, et que tous se sentent accueillis, invités à prendre place, à devenir actifs dans les communautés chrétiennes : beaucoup attendent sur la place du village, qui sont appelés à la vigne du Seigneur (Cf. Mt 20, 1, 7).

Enfin, nous tenons à exprimer aux jeunes de vos diocèses et de France notre particulière affection et notre confiance. Nous comprenons leurs insatisfactions et leurs souffrances, dans une société dont les structures multipliées et compliquées, l'esprit de compétition et de profit, de gaspillage et de jouissance, les déçoivent, les étouffent ou les révoltent. Certes, ils sont appelés à changer cette société trop matérialiste. Mais leur combat, lorsqu'ils y consentent, est trop souvent animé par des slogans et des techniques de durcissement, de violence, qui défigurent leur visage humain et chrétien et compromettent les causes qu'ils voudraient défendre. Que les jeunes de France se lèvent, sans fuir les problèmes de ce temps, qu'ils se remettent en route vers les sources du vrai bonheur : le Dieu de Jésus-Christ. Le Dieu que tant d'hésitations et de luttes intérieures, ont embrassé pour toujours. Cela est possible. Nous savons que, sans diminuer l'importance de la recherche d'action apostolique, des groupes de prière et de réflexion se multiplient parmi les jeunes. A Lourdes, les pèlerinages de jeunes connaissent un succès croissant. Que de hauts-lieux en France ont à retrouver et à adapter leur vocation de sources de foi, d'espérance et d'amour. De telles expériences loin de « démobiliser » les jeunes selon l'expression fréquente aujourd'hui, leur donnent les vraies « raisons de vivre ».

Il est temps de nous résumer. Après le bouillonnement apostolique des dernières décades, l'Eglise en France a besoin d'approfondir et d'équilibrer le rapport action-contemplation. Cette conviction personnelle ne rejoint-elle pas celle de votre dernière assemblée de Lourdes ? Nous prions Dieu et la Vierge Marie de donner aux chrétiens de France et à leurs pasteurs le calme et la vigueur, le discernement et la persévérance, nécessaires aux ouvriers de l'Évangile. Que l'Esprit-Saint, qui sanctifie toutes choses, soude de plus en plus les communautés, spécialement à l'occasion des eucharisties dominicales, expression et source de la vie ecclésiale. Frères très chers, nous attendons beaucoup de votre région et de la France.

Avec notre affectueuse bénédiction apostolique.

PAUL VI.

LA CRISE DE L'ÉGLISE

(Voici un document que nous vous présentons sans aucun commentaire. Vous jugerez-vous-même).

« Le Quotidien de Paris » du 24 octobre 1977 a eu l'idée d'interroger, sur la crise de l'Église catholique, trois personnalités appartenant aux grandes religions monothéistes : l'Islam, le Judaïsme et l'Orthodoxie.

On le verra par leurs réponses, ces personnalités se montrent fort inquiètes : l'Église romaine était le soubassement et le rempart de l'Église Orthodoxe et des Églises de la Réforme. Ce soubassement fissuré et ce rempart abattu ébranlent toutes les Églises chrétiennes et menacent le monde entier du chaos.

Ce dernier point de vue est celui de Si Hamza Boubakeur, recteur de la Grande Mosquée de Paris, membre du Conseil supérieur des Hautes Etudes Islamiques. Certes, son Excellence commence par faire montre d'un « triomphalisme » justifié :

« Pour l'heure, l'Islam se porte bien. Nous traversons aujourd'hui une heure triomphale. A aucun moment, notre diffusion planétaire n'aura été aussi étendue. L'Afrique est déjà entièrement sous notre influence. Nous sommes même la deuxième religion en France, après la religion catholique, etc... ».

Mais ces triomphes s'assombrissent d'une inquiétude :

« Il nous faut déceler les causes de la crise de nos frères catholiques, afin d'éviter d'avoir à en supporter les conséquences nous-mêmes. Je crains la contagion ».

Quelles sont ces causes, selon Si Hamza Boubakeur ? « L'Église catholique est aujourd'hui terrassée par l'esprit moderne qui est grevé d'un postulat que nous rejetons : l'évolutionnisme. Certes, pour les religions monothéistes, il convient de distinguer le variable de l'intangible ». Mais Vatican II n'a pas fait cette distinction :

« Il est des réformes acceptables quand elles changent le contingent. Hélas ! Ce n'est pas le cas des réformes entreprises par nos frères romains. Nous assistons actuellement à un grave transformisme de la conscience chrétienne. Ses principes directeurs sont menacés de désintégration. Encore quelque temps d'une telle évolution, et l'Église catholique se trouvera dépouillée de son identité originelle. Totalemment ».

Cette analyse en profondeur rejoint celle de Louis Salleron dans son dernier ouvrage, « Propos sur la foi » (Cèdre, éditeur). Elle rejoint aussi l'instinct profond du Peuple de Dieu lorsqu'il dit : « On nous change la religion ».

Mais quelle est l'origine de la crise ? Le Recteur de la Grande Mosquée la voit « dans les années qui suivirent la Première Guerre Mondiale ». Selon lui, Rome a eu tort « de s'éloigner des Évangiles pour se mettre insensiblement à la traîne de la vie politique internationale ». Et cela, dans le but de reconquérir la puissance politique qui avait été la sienne au Moyen Âge. Si Hamza Boubakeur poursuit :

« L'Église a oublié le message de Jésus : « A César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu ». Elle a subordonné le spirituel au social. On voit le résultat :

vue par l'Islam,
le Judaïsme
et l'Orthodoxie



Rome, c'est incroyable, Rome est devenue communiste ! ».

Ce qui appelle « la trahison des prêtres », « la trahison de l'esprit de Jésus », cet abandon des valeurs spirituelles au bénéfice du matérialisme rend le Recteur de la Grande Mosquée « proche des idées » de Mgr Marcel Lefebvre. (Que l'abandon des valeurs spirituelles soit la cause profonde de la crise de l'Église, c'est également la thèse de l'ouvrage remarquable de Paul Vigneron « Histoire des crises du Clergé Français », Téqui, éditeur).

Un tel abandon rend le Recteur de l'Institut musulman pessimiste :

« Si, dit-il, l'Église catholique romaine est par terre, ce sera le commencement du chaos, un retour à la primitivité... Redoutons le néant moral qu'entraînerait la disparition de l'Église catholique romaine... Nous sommes liés comme les cinq doigts de la main ».

A-t-il au moins des remèdes à proposer ? Ils tiennent en quelques points :

- 1 — que les frères romains « cessent de considérer Vatican II comme « une seconde nativité ».
- 2 — « qu'ils redeviennent de vrais prêtres, attentifs à la Révélation ».
- 3 — « qu'ils étudient un peu la théologie ».
- 4 — « que les clercs n'agissent plus comme de vrais papes qui légifèrent et font la loi, chacun dans leur coin. On ne peut pas discuter avec des fanatiques ».

Ce qui est bien vrai, mais a une saveur particulière dans la bouche d'un haut dignitaire de l'Islam.

o o o

Le rabbin Alain Goldmann s'exprime par délégation spéciale du Grand Rabbin de France, Kaplan, et du Grand Rabbin de Paris, Jais. Il commence, néanmoins, par donner « une opinion toute personnelle ». C'est, dit-il, l'absence d'un chef suprême, d'un pape, qui assure l'unité du Judaïsme :

« Nous, notre unité, nous en puisons les ferments dans la Loi, c'est-à-dire « dans Dieu lui-même, Dieu immuable et éternel ».

Cependant, chez les juifs français, il y a aussi une opposition entre les libéraux et les traditionalistes. Mais rien de comparable avec la crise qui ébranle l'Eglise romaine.

« C'est du Concile qu'est issue la crise catholique », affirme le rabbin Galdmann. « Or, à nos yeux, pas même l'accommodement à un certain « goût du jour » n'est de nature à appeler des modifications rituelles et culturelles telles que celles inaugurées par Vatican II ».

C'est même tout le contraire qui se passe, au sein du Judaïsme, où le renouveau actuel puise « dans l'étude des enseignements traditionnels. Force nous est d'observer que telle n'est pas la voie suivie par l'Eglise. Peut-être est-ce même un cheminement contraire au sien ».

Un bon point, toutefois, est décerné à Vatican II : il a amorcé une certaine ouverture à l'égard du Peuple Juif. Mais il n'est pas question pour autant de réciprocité :

« Mais, quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas concernés par l'instauration récente de ce qu'on appelle l'œcuménisme ; nous ne croyons pas au Christ... Nous resterons inexorablement ce que nous sommes. Il n'y aura aucun syncrétisme. Il n'y aura aucun compromis ».

En conséquence, Mgr Lefèbvre est exécuté en une phrase : « Mgr Lefèbvre continue de considérer les Juifs comme des réprouvés ». Ceci dit, le Rabbin Goldmann a ce cri : « Serais-je catholique romain que je serais intégriste ! ».

Suit cette explication :

« Parce qu'étant juif, à coup sûr, je suis intégriste ! Si le Judaïsme est vivant et authentique de nos jours, c'est évidemment parce qu'il n'a jamais été remis en cause par ses prêtres. C'est normal : les catholiques sont très soucieux de l'évolution. Et nous le sommes au moins autant qu'eux. La seule différence — et elle est capitale — c'est qu'ils s'efforcent d'adapter la religion à l'homme. Tandis que nous travaillons, comme c'est le devoir d'un ministre du culte, de tout culte, à l'adaptation de l'homme à la religion. C'est là qu'est la vérité. Car Dieu est immuable ».

o o o

Deux dignitaires orthodoxes ont répondu aux questions du « Quotidien de Paris » : le Recteur Alexis Niazef, Archevêque de l'Eglise Russe de Paris, et le Recteur Vladimir Galic, Archevêque de l'Eglise Orthodoxe serbe. Le Recteur Niazef débute par cette explication :

« L'Orthodoxie, comme l'indique l'étymologie, c'est l'opinion droite et vraie, confessée par la Révélation. Les Pères théologiens de l'Eglise ont expliqué une fois pour toutes la Vérité et le Salut en Jésus-Christ. Dans ces conditions, la catéchèse prescrit une liturgie pour ainsi dire immuable et intemporelle. C'est ce qu'il est convenu d'appeler la Tradition, fondement essentiel de l'Orthodoxie ».

« Ainsi, dans les facultés théologiques orthodoxes, la discipline première est la Patrologie : l'étude des textes des Pères de l'Eglise et leur explication ; en définitive : l'assise de la Tradition. Du coup, l'Eglise Orthodoxe a la ressource de résister à toutes les vicissitudes du temps.

Des Turcs aux communistes, les vicissitudes n'ont pas manqué. Or, l'Eglise Orthodoxe « ne connaît aucune querelle interne, tandis que les catholiques, qui n'ont guère été martyrisés, sont aujourd'hui aux abois, dans une Eglise qui f... le camp ! » (sic).

Il y a tout de même eu, au XVII^e siècle, le Schisme des « Vieux Croyants » dû à une réforme liturgique. A ce schisme, l'Archevêque Niazef voit deux raisons : la domination mongole, qui interdisait l'enseignement dans les séminaires et dans les églises, d'où une certaine inculture qui a rompu l'unité orthodoxe et « d'autre part, il me semble que les rites ont une dimension tout à fait irrationnelle et telle que leur changement est un peu un viol de l'intimité des âmes ».

L'Archevêque Galic renchérit :

« Qui peut avoir aujourd'hui l'outrecuidance de mieux apprécier la Révélation que les saints qui ont fondé notre liturgie ?... Il n'y a aucune raison de se réformer, de vouloir épouser les modes du temps. Pour s'y être engagés, les Protestants ont éclaté en un essaim de sectes ».

Et Mgr Lefèbvre ?

La désapprobation des deux orthodoxes rejoint celle du Rabbin Goldmann : oui à Vatican II pour l'ouverture vers les Orthodoxes et non pour le reste.

« A cette réserve près, il est clair que nous ne saurions rester insensibles au courage et à l'opiniâtreté de Mgr Lefèbvre, si favorable à la Tradition. Il est proche de notre cœur ».

L'Archevêque Niazef ajoute en conclusion, un dernier point qui rejoint les préoccupations de Si Hamza Bou-bakeur : que Rome donne la plus grande place à l'éducation de la pensée.

« Il faut qu'elle soit libre. Qu'elle se dégage de ses perversions actuelles. Et qu'avant tout, elle renonce à ses engagements politiques contre nature. La foi est en tout point incompatible avec le marxisme ; ce dernier n'aura de cesse de l'anéantir. Je veux dire que, contrairement à une idée faussement propagée en Occident, il n'est nulle renaissance orthodoxe et religieuse en Russie. C'est faire le jeu des communistes internationaux que de prétendre le contraire ».

o o o

Orthodoxes, Juifs et Musulmans sont donc d'accord sur les causes de la « crise » de l'Eglise Romaine : celle-ci a rompu sa Tradition en donnant la priorité à l'homme sur Dieu ; au matérialisme sur le spiritualisme. C'est cette inversion qui provoque sa ruine. Laissons aux interlocuteurs du « Quotidien de Paris » la responsabilité de ce diagnostic, nous avons pensé qu'il était intéressant de le porter à la connaissance de nos lecteurs.

DELAMARE.

(Ce sera aussi notre conclusion).

C'EST LA VIERGE QUI COMMANDE ICI

Le « Témoins de Jéhovah » se sont présentés dernièrement, écrit la « Semaine Religieuse » dans un foyer de Nevers. La maîtresse de maison leur a fait une réponse qui vaut d'être enregistrée :

« Messieurs, leur a-t-elle dit, ce n'est pas moi qui commande ici. Regardez cette image : voilà la vraie maîtresse de maison. C'est Sainte Vierge. Vous la trouverez dans toutes nos chambres. Elle est la Reine de notre foyer. Or, la Sainte Vierge est catholique ; et elle ne changera pas de religion. Vous n'avez donc rien à espérer chez nous, messieurs, et vous pouvez vous retirer ».

La secte nie la Trinité, la divinité du Christ, l'immortalité de l'âme. Elle est même opposée à toute religion au sens habituel de ce mot ; mais c'est surtout l'Eglise (et le clergé) qui lui sert de cible dans toutes ses réunions. Les belles phrases sur la charité et une ambiance fraternelle — toute de surface — peuvent aisément donner le change et séduire de jeunes auditeurs et surtout de jeunes auditrices. Ses propagandistes s'efforcent de faire accepter leur livres. Toute personne qui cède à leurs instances est notée et reçoit des visites ultérieures. Le nombre des adhérents en France serait, croit-on, de 12 000.

H. Nouveau, juin 1961.

SIDI-BEL-ABBES, chez Nous

Le "Dar-el-Askri"

Le maréchal Franchet d'Espérey, un des plus humbles, des plus modestes, des plus glorieux aussi parmi les grands chefs militaires français était né à Mostaganem.

Et il avait semé à travers toute l'Algérie une œuvre d'amitié : les Dar-el-Askri, les « Maisons du Soldat » : c'est ainsi que le Maréchal a survécu dans le cœur des vieux soldats musulmans qui avaient servi la France, leur patrie.

Les premiers Dar-el-Askri furent créés en 1935. En 1938, le Gouvernement de la République reconnaissait d'utilité publique les *Amitiés Africaines*, société qui œuvrait à la construction de ces « Maisons du soldat ».

Parmi toutes ces maisons, celle de Bel-Abbès fut une des plus actives, des plus rayonnantes. Elle s'installa d'abord bien modestement, en pleine guerre, en 1940, dans une vieille maison de la rue Béranger. Là, les familles des soldats musulmans qui se battaient ou rongeaient leur frein derrière les barbelés, trouvèrent secours et fraternité ; dans la tristesse de la bataille perdue de juin 1940, la France n'oubliait pas ses fils d'Islam.

Mais après la victoire, après la paix, Bel-Abbès voulut se donner une vraie Maison du Soldat, un Dar-el-Askri digne de sa cause.

Et pour cela, s'unirent des hommes de tous horizons en qui vivait le souffle de Franchet d'Espérey mort en 1942.

En tête de cette pléiade (bien plus nombreuses que la vraie pléiade de Ronsard), le Colonel Gaultier, sans qui il n'y aurait sans doute pas eu de Dar-el-Askri à Sidi-Bel-Abbès ; et, le secondant, M. Hadri Nemmiche, inspecteur des Contributions Directes qui devint président de l'œuvre ; un président d'un dynamisme fonceur.

Ces deux chevilles ouvrières furent assistées de dévouements réels, inlassables. Parmi eux, celui du Commandant Maurice Stœcklé, vice-président dont l'activité n'avait d'égale que la taille ; puis le sous-préfet Paul Merle, le maire René Justrabo, l'administrateur en chef Freychet qui, chacun dans sa sphère, ne savaient rien refuser pour que cela tourne rond du côté du Dar-el-Askri.

La première pierre fut posée le 8 février 1948 par le Colonel Gaultier qui avait commencé ce qu'on aurait pu appeler l'allocution d'usage...

...Mais soudain, le Colonel ne s'exprima plus en français. Les yeux embués d'émotion, il évoqua longuement en arabe le souvenir fraternel de Naceur, son ordonnance, mort en brave pour la France.

J'ai, dans mes albums, la photo de ce moment ; hélas en 1948, je n'avais pas le magnétophone qui aurait conservé le son de ces phrases vibrantes d'émotion ; mais aujourd'hui, comme en 1948, je les entends. Je crois bien que c'est ce matin-là que j'ai pris la vraie mesure humaine de Louis Gaultier, Colonel légionnaire.

Sans désamperer, les fondations furent coulées, à l'angle des rues du Cardinal Lavignerie et d'Arcole ; noms de rues combien symboliques pour un Dar-el-Askri ! Les murs s'élevèrent. Des noms, des dévouements venaient renforcer le comité des amitiés africaines Bel-Abbésiennes...

Et un jour de 1949, le Dar-el-Askri ouvrit ses portes.



Deux semaines après cette ouverture, alors que le Dar-el-Askri avait déjà sa vitesse de croisière, Hadri Nemmiche invita son ami, rédacteur en chef de « Bel-

Abbès Journal », (Joseph Bérard), à visiter « sa » maison.

Le centre de consultations et de soins gratuits à l'usage des anciens combattants et de leurs familles, fonctionnait sous la direction de l'actif Comité de la Croix Rouge et sous l'impulsion de sa présidente Mme Joly.

C'était le Médecin-Chef Commandant Morand, directeur de l'hôpital militaire, assisté du médecin-capitaine Palhavan, qui assumaient les consultations chaque mardi et chaque vendredi : hommes, femmes, enfants, vieillards étaient examinés avec une fraternelle bonté et une science avertie de la pathologie algérienne.

C'est un vendredi soir que nous avons visité le centre médical alors que dans les salles d'attente — femmes et hommes séparés selon le Coran — de très nombreux malades se pressaient.

Mais grâce au dévouement de chaque jour de Mme Lamouret, infirmière, il n'y avait pas de cas graves.

L'installation était moderne, l'atmosphère sympathique ; le docteur Morand auscultait une fillette qui était toute confiante et comme guérie à moitié par la douceur du toubib ; Mme Lamouret s'activait et Mlle Guychemerre, secrétaire du centre médical, tenait à jour fiches et registres qui permettaient de « suivre » les malades.

Mme Joly insista sur toute la compréhension de l'assemblée algérienne vis-à-vis de la Croix-Rouge dans les Dar-el-Askri en général et le nouveau Dar Bel-Abbésien en particulier.

Et nous avons également rencontré, ce soir-là, le docteur Madeleine de Vitrolles, la jeune directrice du Bureau d'hygiène municipale, qui nous confirma la collaboration étroite entre ses services et la Maison du Soldat pour la plus grande amélioration de l'état sanitaire général de la ville.

Et je fus vraiment convaincu que le Centre médical du Dar faisait de la « belle ouvrage ».

Puis ce fut le tour général du propriétaire. Dans la grande salle, les parties de cartes, de dominos, de dames allaient bon train ; parfois, quelques « philosophes » méditaient seuls devant un thé. Et lorsque j'en interrogai certains sur leurs pensées, l'un me lança : « Ah ! les Eparges », un autre en était lui aussi, en 14-18, en Alsace et en souriant, il me confia qu'il avait rapporté à sa femme un costume d'alsacienne : « C'est plus « jouli » que le voile... mais, précisa-t-il, elle ne sort pas dans la rue en Alsacienne ». Un troisième, plus jeune, me dit : « J'ai passé le Rhin en 1945 et j'ai été de ceux qui, parmi les premiers, occupèrent la tanière d'Hitler ». Quelle égale fierté pour m'évoquer les Eparges, l'Alsace, le passage du Rhin : fierté de soldats qui ont sauvé leur patrie : la France...

Nous allâmes ensuite à la cuisine où se préparait un couscous au fumet appétissant ; nous dégustâmes, à notre tour, l'arôme d'un thé à la menthe en toute simplicité dans les verres de tout le monde, de tous les jours.

Enfin, au premier étage, nous vîmes les employés du secrétariat en pleine activité. Tout y était ordonné et à tout instant Hadri Nemmiche, de son bureau voisin, pouvait savoir tous les renseignements qu'il désirait sur chacun des adhérents.

En me accompagnant Hadri Nemmiche eut une de ces phrases qui restent gravées en soi : « Chaque Dar-el-Askri est une parcelle du « cœur de la France ».

Nous étions au seuil de 1950... Qui aurait pu penser que quatre ans plus tard ce serait la Toussaint sanglante ? Et puis, quatre autres années, l'espoir du 13 mai 1958 ; musulmans et européens y crurent et fu-